



Culture & Livres

TRAQUER

LE MENSONGE

Avec *Tom à la ferme*, Michel Marc Bouchard poursuit sa charge contre la violence et les murs de silence dont elle s'abreuve

MICHEL BÉLAIR

Il neige en ce mardi de la fin de décembre, à quelques jours des vacances de fin d'année et du retour annuel de Michel Marc Bouchard à ses sources saguenéennes, chez lui. Même s'il est surchargé de travail, ce passionné des origines est en grande forme.

Selon ses bonnes vieilles habitudes, il bricole plusieurs trucs en même temps, tout en assistant depuis quelques jours aux enchaînements de son texte le plus récent, *Tom à la ferme*, qui prend l'affiche du Théâtre d'aujourd'hui de l'autre côté du temps des Fêtes, ce mardi qui vient. Depuis quelques mois, par exemple, il bosse de façon intensive à un scénario de film sur la reine Christine de Suède, pour le cinéaste finlandais Aki Kaurismäki...

Fatalité

Mais nous sommes plutôt là — il y a presque trois semaines déjà! — pour parler de ce Tom qui se voit soudain confronté à la mort de son amant décédé bêtement dans un accident de la route. Tom qui décide d'assister aux funérailles à la ferme familiale dans un bled perdu du Québec profond, qui se rend compte brutalement que la famille de son conjoint ne sait rien de lui et que celui qui n'est plus là a entouré sa vie d'un épais mur de mensonges.

«Le personnage de Tom est une sorte d'incarnation de la fatalité», explique Michel-Marc Bouchard, dans cet étrange mélange de passion et de raison, de calme et de précipitation qui caractérise son discours tout autant que ses œuvres dramatiques. Chez lui, on le sait depuis au moins *L'Histoire de l'oie* et *Les Muses orphelines*, la frontière est mince entre l'apparence de calme plat le plus ordinaire et la tragédie grecque. Bouchard cultive les moments charnières, les crises et les tensions en tous genres...

«Si on dit que j'écris «bleu» habituellement, eh bien, ici, j'ai écrit dans un bleu un peu plus foncé. Tout nous rattrape toujours; c'est ce que je veux dire aussi en parlant de fatalité... Avec la même grammaire émotive et en utilisant des formes différentes, j'ai



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le dramaturge, Michel-Marc Bouchard

toujours exploré la même gamme de thèmes: l'absence, le deuil, le mensonge et l'homophobie. Ici, le personnage de Tom est un être naïf d'une totale sincérité. Il ne prend aucune distance: son sous-texte est son texte... Ce qui rendra encore plus terrible le choc avec l'environnement dans lequel il se retrouvera!»

De son écriture et des transformations qui l'ont marquée jusqu'à aujourd'hui, le dramaturge dira qu'il fait maintenant beaucoup plus confiance à la situation et aux personnages qu'au moment de ses débuts, alors qu'il se laissait plus facilement aller au lyrisme. «C'est probablement mon travail de scénariste qui influence ici l'auteur de théâtre, mais j'es- saie maintenant de bâtir la représentation entre les répliques de mes personnages, en me servant des silences tout autant que des mots. Les silences construisent un

volet important du spectacle puis- qu'ils sont en quelque sorte la parole du public...»

Mais il n'y a certes pas que des silences dans ce *Tom à la ferme*, bien au contraire. Bouchard y aborde la violence de plein front, comme il le dit. «Parce que je veux qu'on parle de cette violence dirigée encore contre ceux qui assument leur différence. Sauf que tout de suite la question s'est posée pour moi: comment parler de l'homosexualité 20 ans après *Les Feluettes*? Comment parler de ce mensonge premier et fondateur des premiers pas d'un homme vers un autre homme dans lequel il cherche d'abord l'acceptation de ce qu'il est? Dans cet élan, l'un comme l'autre se transforment pour plaire... et la même vérité, le même mensonge plutôt, vaut pour tous. Ce que je dis, c'est que ce mensonge est proactif, devient

finalement une écriture: il n'y a certainement pas de hasard à ce que ce soit, partout, l'un des principaux moteurs du théâtre...»

Un choc brutal

Tom vit donc dans la grande ville avec son compagnon dont on ne saura jamais le nom. Il accepte difficilement sa mort. Son absence si brutalement définitive l'amène à tenter de renouer le fil qui s'est cassé et à vouloir retrouver aussi le disparu à travers les membres de sa famille qu'il ne connaît pas. Précisons que Tom est un homme d'aujourd'hui, un petit bourgeois plutôt à l'aise financièrement; il pourrait habiter sur le Plateau ou dans le Vieux-Montréal. Il a un look d'enfer, comme tient à le préciser Michel Marc Bouchard, et il est surtout beaucoup trop «habillé» pour le petit village et la ferme laitière où habite la famille de son amant décédé. Le choc sera brutal. Presque suicidaire...

Claude Poissant signe ici pour la première fois la mise en scène d'un texte de Michel Marc Bouchard, ce qui est quand même étonnant puisque les deux hommes se connaissent et se fréquentent depuis plusieurs éternités — Poissant avait produit pour le P&P la première version des *Feluettes* mise en scène par André Brassard en 1987. Bouchard souligne que les deux hommes se sont «choisis».

«J'ai remis le texte à Claude en ne lui disant pas un mot, mais je brûlais qu'il me dise, après l'avoir lu, qu'il tenait absolument à le monter... et c'est exactement ce qui s'est passé! Claude est, pour moi, l'homme de tous les dé- fis: c'est un metteur en scène exigeant qui n'a pas peur de fouiller au fond des âmes. Il me connaît bien, je le connais bien. Je sais que c'est un créateur qui s'approprie les textes qu'il travaille et j'ai senti dès le départ l'ampleur de l'engagement qu'il prenait envers le texte de Tom et envers moi. Je sais ce qu'il a investi pour réécrire l'histoire à sa façon en la faisant passer du texte brut à la scène. Je me répète, c'est précisément ce que je souhaitais... Sur-

tout pour le personnage de Tom, qui est un homme qui ne fait jamais le tri de ses émotions et de ses mots et qui vit en quelque sorte la violence qui lui tombe dessus comme une sorte de profond épisode névrotique.»

Les deux hommes planchent sur *Tom à la ferme* depuis mai dernier, discutant autant de détails infimes que de vues d'ensemble. Bouchard dit qu'il a retouché quelques passages de son texte mais que, à ce stade, l'opération

«Je veux qu'on parle de cette violence dirigée encore contre ceux qui assument leur différence»

tient de la haute couture, «comme si on ajustait un bouton sur le costume d'un acteur». On aura compris qu'il sent son Tom entre bonnes mains...

Mais tout cela n'empêche pas Michel Marc Bouchard d'être Michel Marc Bouchard jusque dans le bout des mots. En fin d'entrevue, il a tenu à souligner son inquiétude en dénonçant le peu de place occupé aujourd'hui par les arts dans les médias. On ne se refait pas...

Le Devoir

TOM À LA FERME

Texte de Michel Marc Bouchard mis en scène par Claude Poissant. Une création du Théâtre d'aujourd'hui présentée du 11 janvier au 5 février. 514 282-3900.

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Les dix disques classiques de l'année 2010

CHRISTOPHE HUSS

Le fait artistique important de l'année phonographique classique 2010 est la richesse sans cesse creusée du répertoire ancien et baroque. Trois des cinq premiers disques du palmarès concernent de la musique de l'époque de Bach ou antérieure à cette époque. Les anniversaires de Mahler, Schumann et Chopin nous ont donné de rares nouvelles références, mais elles figurent à ce palmarès.

1. Bach: *Passion selon saint Jean*. La Chapelle rhénane, Benoît Haller. Zig Zag 2 CD ZZT 100 301.2 (SR). Dès que nous imaginions ce bilan, ce disque s'imposait comme l'incontournable sommet. Benoît Haller et sa Chapelle rhénane réinventent une forme de théâtre sacré, d'une expressivité si forte, si judicieuse, d'une incarnation si évidente qu'elle laisse pantois. Le moindre protagoniste de l'enregistrement chante comme si sa vie en dépendait.

2. Schumann: Intégrale de la



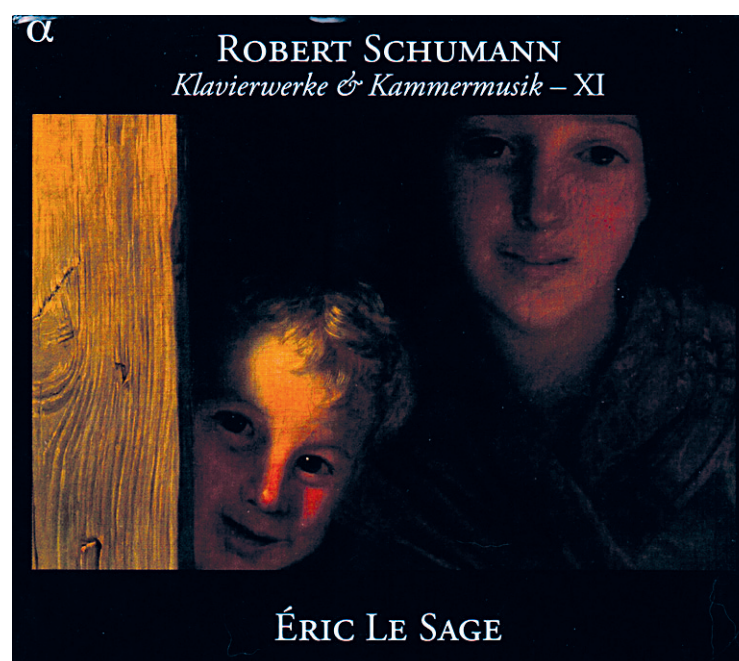
musique pour piano et de chambre (vol. XI). Éric Le Sage. Alpha 2 CD alpha 169. Pour l'année Schumann, le pianiste français Éric Le Sage parachève l'intégrale désormais référentielle de sa musique pour piano. Ce onzième et dernier volume comprend notamment

le *Carnaval*, les *Scènes d'enfants*, la *Toccata* et l'*Arabesque*, mais aussi des raretés comme les *Études sur un thème de Beethoven*. Ce que Le Sage a de plus? Une détente naturelle dans la respiration. Pianiste de l'équilibre, du goût et de la liberté, Le Sage triomphe ici

comme ailleurs dans cette intégrale magique.

3. Le Concert spirituel au temps de Louis XV. Le Concert des Nations, Jordi Savall. Alia Vox SACD AVSA 9877 (Pelléas). Enregistré en février 2010, ce CD «populaire» de Jordi Savall — le premier après une longue série de projets très intellos — comporte le *Concerto grosso op. 6 n° 4* d'Arcangelo Corelli, deux ouvertures et un concerto pour flûte de Georg Philipp Telemann et la *Suite des airs à jouer* tirée des *Indes galantes* de Rameau. Servi par une prise de son spectaculaire, il se distingue par son éloquence musicale, mais avant tout par l'extraordinaire et moelleuse richesse sonore.

4. Mahler: *Symphonie n° 4*. Sunhae Im, Orchestre symphonique de Pittsburgh, Manfred Honeck. Exton EXCL-00048 (Allegro). Année Schumann, année Chopin, année Mahler... Le meilleur CD de Mahler est consacré à cette 4^e *Symphonie* très creusée — contrastes rythmiques et dynamiques — de Manfred Honeck et son joyau de Pittsburgh.



La vision du chef est à la fois pay-sanne (mouvements I et II) et très viennoise dans un *Ruhevoll* très lent. Il y a une finalité expressive dans les mises en relief qu'une prise de son de concours nous permet d'apprécier.

5. «Et la fleur vole»: Airs à danser et airs de cour autour de

1600. Les Musiciens de Saint-Julien, François Lazarevitch. Alpha CD 167. Le tact ainsi que la science des rythmes et des coloris distinguent Les Musiciens de Saint-Julien des nombreux ensembles de musique ancienne,

VOIR PAGE 4: DISQUES

Série de la Place des Arts

Le Studio littéraire

Un espace pour les mots

Lundi 17 janvier • 19 h 30
Cinquième Salle de la Place des Arts



Alexis Martin lit
Louis-Ferdinand Céline

Alexis Martin prête sa voix à l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* et de *Bagattes pour un massacre*, au pamphlétaire antisémite, au pacifiste et au collabo, au romancier génial au style émotif qu'était Céline.

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Entrée: 15 \$*
Étudiants: 10 \$*
*Taxes incluses.

Une coproduction
Les Capteurs de mots
FONDATION DE LA PLACE DES ARTS
Place des Arts
Québec

CORELLI · TELEMANN · RAMEAU
LE CONCERT SPIRITUEL
Au temps de Louis XV

Pierre Hamon flûte
Enrico Onofri-violino concertino
Mare Hantani, Charles Zebey, Yi-Fen Chen, Inyongso
Riccardo Minasi, Mauro Lopes, Olivia Centurioni violini
Balázs Maté violoncello

LE CONCERT DES NATIONS
JORDI SAVALL
Viola de gamba et direction

EXTON
MAHLER
Symphony No. 4
MANFRED HONECK
SUNHAE IM
PITTSBURGH SYMPHONY ORCHESTRA

HYBRID
SUPER AUDIO CD
HQ

LE THÉÂTRE DE L'OPIS
BAR
DE SPIRO SCIMONE
MISE EN SCÈNE DE LUCE PELLETIER
avec Marc Beaupré et Pierre-François Legendre
Traduction Jean-Paul Manganaro
Collaborateurs Francesca Chamberland, Catherine Gadouas
Kathleen Gagnon, Claire L'Heureux, Olivier Landreville, Jocelyn Proulx
du 10 janvier au 5 février 2011
Mardi, jeudi, vendredi, samedi à 20 h - Mercredi à 19 h
ON JOUE AU [PROSPERO]!
1371 Ontario Est
Billetterie : 514-526-6582 | Admission : 514-790-1245
ou au 514-522-9393 / www.theatreopsis.com

Du 11 au 22 janvier 2011

NATURE MORTE DANS UN FOSSÉ

TEXTE Fausto Paravittino TRADUCTION ET ADAPTATION Paul Lefebvre MISE EN SCÈNE Christian Lapointe

Tout sur L'AFFAIRE

RECONSTITUTION DU CRIME

QUI est le coupable?

TÉMOINS IMPORTANTS et PROTAGONISTES

ÉQUIPE DE CRÉATION
Jean Hazel
Huguette Lauzé
Collectif CINAPS :
Lionel Amould
Mathieu Campagna
Jean-François Labbé

AVEC
Marcia Babin
Stéphane David
Jean-Michel Déry
Christian Esslambe
Kevin McCoy
Mario Mercier

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE Adèle Saint-Amand

COPRODUCTION
Théâtre Blanc (Québec)
Théâtre l'Escaouette (Moncton)

Découvrez UN AUTRE Jeune autour Ballo à MONTRÉAL!
Bar de Spiro Scimone
Production Théâtre de l'Opis
À Prospero — 10 janvier au 5 février 2011

PRÉVENTE
2 billets pour 35,50 \$
L'offre se termine le 12 janvier à 18 h.
Valable pour les représentations du 12, 13, 14 et 15 janvier.

ESPACE LIBRE
1945, rue Fullum, Montréal
Billetterie: 514 521-4191
espacelibre.qc.ca

Québec Conseil des Arts du Canada
Fondation de la Place des Arts
Canada Council for the Arts
VILLE DE QUÉBEC
MONCTON
Desjardins
LE DEVOIR

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
SAISON 2010-2011

UN THÉÂTRE À DÉCOUVRIR
www.denise-pelletier.qc.ca

MÜNCHHAUSEN- LES MACHINERIES DE L'IMAGINAIRE

SALLE DENISE-PELLETIER DU 12 JANVIER AU 10 FÉVRIER 2011

D'après l'univers du baron de Münchhausen
Texte et mise en scène d'Hugo Bélanger
Une production du Théâtre Tout à Trac présentée par le TDP
Avec Eloi Cousineau, Carl Poliquin, Philippe Robert, Audrey Talbot, Marie-Ève Trudel

Après *L'Oiseau vert* et *La Princesse Turandot*, le Théâtre Tout à Trac se mesure aux fabulations du baron de Münchhausen. Honnis soient ceux qui pensent qu'à l'impossible nul n'est tenu... Les sceptiques seront con-fon-dus!

1-855-790-1245
ADMISSION.COM

BILLETTERIE 514 253-8974

CULTURE

Voir rouge. Exploder. Mettre le poing sur la table. Sacrer. S'arracher les cheveux, jeter des insultes: les colères sont encore des déflagrations mal vues. «Comme si d'être en colère signifiait que les propos tenus étaient insensés», dit l'auteure Martine Delvaux. Comme si on ne pouvait envisager être à la fois dans la pensée et la passion. Alors qu'Hermione, personnage de grande colérique par excellence, sort de l'*Andromaque* de Racine dans quelques jours pour faire résonner encore sa fureur à l'Espace Go, la colère, et encore plus celle des femmes, demeure bannie de la pensée. Regard sur quelques chiennes qui, de leur plume, dans le livre ou le théâtre, refusent de ne pas hurler.

Femmes en colère

PHILIPPE COUTURE

Le théâtre serait-il encore le lieu d'expression par excellence d'une colère féminine réprimée dans l'espace social? À voir le nombre de femmes qui rugiront sur la scène montréalaise cet hiver, on aurait tendance à le croire. Après *Projet Andromaque*, de Serge Denoncourt, c'est *Médée* qui explosera, suivie de près par des femmes contemporaines à l'*hybris* tout aussi enflammé. Violence ou hystérie? Expression démesurée de l'ego ou discours social? Des questions vibrantes quand vient le temps d'analyser le courroux des personnages féminins.

Pris dans l'affect

À deux semaines de la première de *Projet Andromaque*, la comédienne Julie McClemens n'est pas certaine de pouvoir utiliser le mot «colère» pour définir l'entêtement du personnage tel que l'a dessiné Jean Racine. *Andromaque*, c'est vrai, n'agit pas avec autant de violence que sa rivale Hermione (interprétée par Anne Dorval). Elle est néanmoins coincée dans une situation qui ne peut que la mener à de furieux emportements. Gardée prisonnière par Pyrrhus, fils de l'assassin de son mari, elle n'a plus qu'une seule raison de vivre: protéger son fils Astyanax. Quand Pyrrhus fait de l'enfant l'objet d'un chantage amoureux pour la forcer à céder à ses avances, elle ne flanche pas. Mais elle n'exprime pas sa rage aussi puissamment que ne le ferait une Antigone ou une Médée plongée dans la même situation.

«C'est une acharnée, une résistante», dit Julie McClemens. Mais je ne crois pas qu'*Andromaque* soit motivée par la colère, elle cherche plutôt à transcender sa colère face à la cruauté des hommes. Dans le monde d'*Andromaque*, la colère des hommes est acceptée, considérée comme de l'héroïsme.

Dans un tel contexte, son combat pour sauver son fils et l'honneur de sa patrie ne peut pas s'exprimer dans une colère incontrôlable, qui ne serait assurément pas écoutée. Bien sûr, elle peut exprimer sa douleur, mais je crois qu'elle est dans une tentative de maîtriser sa colère pour trouver une solution à sa situation. Ce n'est pas une colère vengeresse comme celle d'Hermione, qui ne peut pas supporter que son Pyrrhus se soit entiché d'une ennemie.»

Voilà bien le paradoxe dans lequel baignent la plupart des personnages féminins chez les Anciens (ou chez les auteurs classiques qui s'en inspirent, comme Racine). Si les grandes figures féminines de la mythologie grecque trouvent sur le proscenium un formidable lieu où déverser leur fiel, la colère féminine n'en est pas mieux considérée, plutôt perçue comme néfaste dans une société où Aristote et Platon chantent les vertus de la rationalisation et du contrôle de soi. Comme l'explique Catherine Mavrikakis, romancière et professeure, «les stoïques bannirent la colère puisqu'elle est contre nature et est un obstacle à la pensée. Dans ce sillage, pour toute la philosophie et la psychanalyse, le féminin devint porteur de ce qui sera perçu comme hors de contrôle, colérique, hystérique et pris dans l'affect.»

«Mais c'est précisément parce que la colère féminine est réfrénée qu'elle explose», poursuit la comédienne Violette Chauveau, qui jouera l'infanticide Médée en mars au Théâtre Denise-Pelletier, dans une mise en scène de Caroline Binet. «Et c'est pareil aujourd'hui, ajoutez-

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Violette Chauveau

elle. La colère des femmes est toujours aussi inacceptable qu'à l'époque d'Euripide. On ne la tolère que si la femme agit pour sauver des êtres plus fragiles, si elle ne fait que jouer son rôle maternel. C'est fascinant de se plonger dans le personnage de Médée aujourd'hui, et je pense même qu'Euripide, même si on l'a cru misogyne, peut presque de nos jours être vu comme un féministe: il met en lumière cette propension que nous avons à considérer chaque colère féminine comme de l'hystérie ou de la folie. Il me semble plutôt que la colère de Médée est active, elle la force à poser des gestes, c'est une colère qui cherche à se répercuter dans l'espace public et à avoir une utilité sociale.»

Dans l'espace public

La colère des femmes n'aurait-elle donc toujours pas droit de cité? Si Violette Chauveau cerne déjà chez la Médée d'Euripide des traces d'une colère moderne, on aura aussi droit en

mars à une transposition du même mythe sur le territoire new-yorkais contemporain, dans la pièce *Manhattan Medea*, de Dea Lohr, que la metteure en scène Denise Guilbault présentera à l'Espace Go. D'autres femmes encore profiteront de la scène pour exprimer une colère socialement inacceptable. Le cas le plus intéressant est peut-être celui de la courte pièce *Da yeule Kathleen*, de Sébastien David, présentée en programme double avec *En attendant Gaudrault* au Théâtre d'Aujourd'hui, vers la fin du mois. Là s'exprimera une colère actuelle et toute québécoise, celle d'une laissée-pour-compte qui crie sa rage d'être mère.

La comédienne Marie-Hélène Gosselin est est convaincue, «la colère n'est pas acceptée chez la femme autant que chez l'homme, surtout quand une femme se plaint précisément de son rôle de femme et de mère. Ce n'est pas très bien vu pour une mère d'exprimer son sentiment d'inadéquation. Or, dans notre pièce, Lynn la monoparentale décide de s'attribuer ce droit de parole qu'on réserve plus naturellement aux hommes, comme le fait d'ailleurs Médée dans un registre plus classique. Alors, oui, parfois je me demande si le théâtre est le seul lieu où l'on ne considère pas la colère féminine comme de l'hystérie, comme une manifestation excessive qu'il faut à tout prix étouffer. En tout cas, je serais contente que cette colère théâtrale ait des répercussions dans l'espace public, qu'elle se prolonge et ait une existence dans la société.»

Michel Tremblay, qui a l'habitude de ce genre de personnage de femme s'exprimant sans filtre, aurait certainement pu faire le même souhait. Une chose est sûre, on ira goûter à la colère de sa Marie-Lou vers la fin de la saison au TNM, alors que Gil Champagne s'attaque, pour une deuxième fois en carrière, à *À toi pour toujours ta Marie-Lou*. Le cycle de la colère féminine n'est pas près de s'arrêter.

Collaborateur du Devoir



Chiennes d'écrivaines enragées

CATHERINE LALONDE

Les femmes en deuil, dans l'enceinte de la cité grecque, étaient interdites. Trop dangereuses: leurs plaintes, leurs hurlements appelaient la colère, attirant les Erynie, terribles chiennes vengeresses. Des siècles plus tard, les femmes en colère font encore mieux de se taire.

Elles travaillent toutes deux, de concert et chacune pour soi, sur la colère des femmes en littérature. Des harpies? Non. Deux professeures et auteures, menues derrière les lunettes, sans rien au corps, sinon la vacuité de l'intelligence, qui n'appelle l'explosion. Catherine Mavrikakis, de l'Université de Montréal, est une habituée, depuis *Deuils cannibales et mélancoliques* et *Le Ciel de Bay City* (Héliotrope), du récit empoisonné. Martine Delvaux, de l'UQAM, fait avec *Rose amer* (Héliotrope) dans le faux sucré, vraiment acide. Mais toutes deux en appellent à «une écriture de la colère», à plus de femmes vociférantes.

Bien sûr, il y eut les grands éclats des années 1960 et 1970. Les nouvelles écrivaines de la colère écrivent de façon très différente. Les Louky Bersianik (*L'Eugélonne*, Stanké éditeur), Denise Boucher (*Les fêtes ont soif*, Typo), Monique Bosco (*New Medea*, L'Actuelle) levaient à l'époque une furie, oui, mais une furie collective et communautaire, rappelait Catherine Mavrikakis il y a quelques semaines, lors d'une conférence donnée à l'observatoire de littérature contemporaine Salon double. Comme si la colère des femmes devait passer par la lutte pour de grandes causes — contre le racisme, le sexisme ou pour les opprimés — pour se retrouver justifiée. Et déjà un peu domptée. Déjà dénaturée.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Catherine Mavrikakis

Gueuler et s'arracher les cheveux

«Il y a, poursuit Catherine Mavrikakis, dans la pensée actuelle, le besoin de recourir à des figures archaïques de femmes: des chiennes vengeresses, des Gorgones, des Phédre, des Clytemnestre, des Médée, des héroïnes qui se réclament de l'animalité.» Il y a un besoin pour les auteurs d'assumer la grimace, la rougeur et la laideur, de ce «chant de la colère, toujours théâtralité et excès», poursuit-elle. Un besoin aussi de triturer le langage jusqu'à ce qu'il devienne bégaiement, jappement: «L'indicible et l'interdit ne demandent pas seulement à venir au langage, à être dits clairement, ils exigent d'être hurlés, aboyés», affirme la conférencière. Et ce langage, si social et si formel, est déjà une façon de domestiquer les élans.

Quelles auteures, maintenant, rugissent? La Française Christine Angot, dans *L'Inceste* (Stock), «le corps qui parle par la syntaxe, la voix, le souffle, le rythme», selon Martine Delvaux. Elfriede Jelinek (Actes Sud), Autrichienne et Prix Nobel de littérature, qui a pondu *La Pianiste* et *Les Amantes*, parfois illisibles de durété. Elle dit en entretien que «l'écriture a évidemment quelque chose de violent, d'agressif. Elle

naît de la transformation d'une frustration en agression. Je me suis toujours demandé pourquoi le sang ne giclait pas davantage dans les textes de femmes.» Chloé Delaume, de la France aussi, qui, dans *Le Cri du sablier* (Gallimard), déploie une phrase plus contrôlée et exploite le pouvoir d'agression féminin. Et Alice Massat (Denoël), Lorette Nobécourt (Grasset). Et toute la génération, Virginie Despentes en tête, qui joue de post-pornographie et fait «entendre la voix colérique en associant à du ludique et du plaisir», dit Martine Delvaux. Elles font tout à la fois: crier et jouir, de colère comme de jouissance.»

Et ici? Catherine Mavrikakis, bien sûr. Hélène Monette (Boreal) aussi. Les jeunes Mélikah Abdelmoumen (Marchand de feuilles) et Emilie Andrewes (XYZ). «Peut-être que les dramaturges et les poètes sont plus aptes à manifester la colère», suggère Martine Delvaux. Vrai qu'en poésie Joséée Yvon, dans les années 1970, a ouvert les vannes avec *La Chienne de l'Hôtel Tropicana* et autres *Filles-commandos bandées* (Herbes Rouges). Michèle Lalonde a suivi, de toute la fulgurance de son *Speak White*. Maintenant, les poètes Kim Doré, publiée chez Poètes de Brousse, Elise Turcotte (Le Noroît), feues Geneviève Desrosiers (L'Oie de Cravan) et Geneviève Amyot (Le

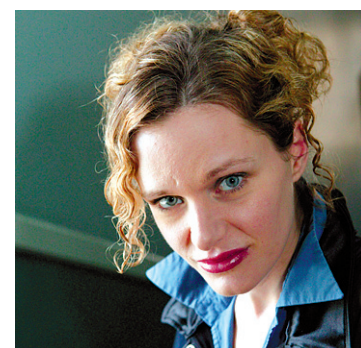
Noroît) ont la plume enragée. Trempée dans une colère, rappelle Catherine Mavrikakis, qui peut se tourner contre son auteure. Elle cite à nouveau Elfriede Jelinek: «Ma seule protection, la langue, se retourne toujours contre moi. Elle me tire comme un chien en laisse, la langue, souvent elle me saute à la gorge, elle est en train de me dévorer.»

La haine de soi

On ne peut alors que penser à Nelly Arcan. «Quand je parle d'elle, je ne peux le faire qu'en faisant entendre ma propre colère, confie Martine Delvaux, celle qu'elle suscitait chez moi par son œuvre et son personnage, et celle qu'a suscitée sa disparition.»

Catherine Mavrikakis: «Les écrivaines actuelles du bruit, celles qui participent à la cacophonie, au rugissement, à l'aboiement de la langue, sont dans un rapport colérique, en volonté d'agression, de faire de la littérature un espace dangereux, un espace violent. Une littérature qui peut aussi être un danger pour elle-même, jamais très loin de l'autosacrifice.» Des exemples dynamités? L'Américaine Kathy Acker, qui, dans *Hannibal Lecter, My Father* (Semiotext), utilise des textes de meurtrières, revendique le plagiat et se réclame d'un terrorisme littéraire. Ou la Chilienne Diamela Eltit, qui, pour dénoncer les tortures de Pinochet, a fait une lecture publique de son *Lumperica* (Grupo Editorial Planeta) en se mutilant et se lacérant.

Et pour Mavrikakis en tant qu'écrivaine et chercheuse? «La colère chez moi est une éthique, une politique, un facteur de changement.» Elle aspire, comme d'autres, à la colère comme réponse immédiate, spontanée, à la dépense folle devant les situations intolérables. Un appel à la sainte colère, quoi.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Nelly Arcan

Le Devoir

CULTURE

DISQUES

SUITE DE LA PAGE E 2

bien plus monochromes. C'est ici le dernier disque produit par le fondateur d'Alpha, Jean-Paul Combet. Sa fin de carrière est à la hauteur de l'ensemble de son parcours.

6. Chopin: *Les Nocturnes*. Nelson Freire (piano). Decca 2 CD 478 218 2. Ce carnet intime accompagne toute la vie de Chopin. Nelson Freire, par son toucher infiniment variable et la manière de nourrir le son sans en avoir l'air, nous y livre le grand disque de l'année Chopin. Le miracle sonore de l'interprétation de Claudio Arrau est surpassé par un grand poète.



7. Dvorak: *Les Poèmes symphoniques*. Orchestre philharmonique tchèque, Charles Mackerras. Supraphon SU 4012-2 (Gillmore). Le testament musical du grand Charles Mac-

kerras, mort le 14 juillet 2010. Voici le chef dans toute sa grandeur et son humilité, dans toute sa musicalité, avec un orchestre illuminé de l'intérieur, des rythmes acérés. Et les *Poèmes symphoniques* sont le sommet aussi absolu qu'inconnu de la production de Dvorak.

8. Sheppard: *Media Vita* et autres œuvres sacrées. Stile Antico. Harmonia Mundi HMU 807509. Apparition majeure dans le paysage discographique, Stile Antico est un jeune ensemble anglais spécialisé dans la musique de la Renaissance. Son style interprétatif le rapproche de l'Ensemble Huelgas, de Paul van Nevel: indivi-



dualisation, mais fusion des voix, longues lignes à la pulsation douce, dynamiques creusées. L'inspiration de John Sheppard (1515-1558) n'a rien à envier à celle du grand Thomas Tallis.

9. Schumann: *Quintette pour piano*. Marc-André Hamelin, Quatuor Takacs. Hyperion CDA 67631. Un disque majeur de l'année Schumann. Le Quatuor Takacs et Marc-André Hamelin re-

nouvellent l'interprétation du fameux *Quintette* par leur densité, leur vigueur, la beauté sonore et l'inventivité coloriste.

10. Ravel: *Concertos pour piano*. Jean-Efflam Bavouzet, Orchestre symphonique de la BBC, Yan Pascal Tortelier. Chandos CHSA 5084. Jean-Efflam Bavouzet poursuit son sursaut avec 3 CD majeurs en 2010: les *Concertos* de Ravel, les *Concertos* de Bartók et un premier volume de *Sonates* de Haydn. Couplée à la *Fantaisie* de Debussy et à des pièces de Massenet, voici la plus grande version des Ravel depuis 1959, date du miraculeux disque de Samson François et André Cluytens.

Et aussi...

Le chef Stéphane Denève dans la fin de l'intégrale symphonique d'Albert Roussel (Naxos), ainsi qu'un disque de

la musique de Guillaume Connesson (Chandos); Neeme Järvi nous révélant la musique du Norvégien Halvorsen (Chandos) et de l'Estonien Tamberg (Bis), et Frieder Bernius révélant la *Missa votiva* de Zelenka (Carus). Du côté canadien, le récital d'airs français de Marie-Nicole Lemieux chez Naïve s'impose.

Le Devoir



Le THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE présente en codiffusion avec le THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Le Pillowman

Du 11 au 22 janvier 2011

De Martin McDonagh Mise en scène Denis Bernard Traduction Fanny Britt

Avec Antoine Bertrand, Frédéric Blanchette, David Boutin, Daniel Gadouas et Audrey Rancourt-Lessard

« Le *Pillowman* célèbre la puissance de la création. » **Le Devoir**

« Du grand grand théâtre » **C'est bien meilleur le matin - SRC**

« Une mise en scène implacable. Le suspense est constant » **VOIR**

« Les acteurs sont fabuleux (...) Un tableau parfait. » **Je l'ai vu à la radio - SRC**

« Un événement théâtral à ne manquer sous aucun prétexte. » **ICI**

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

4664, rue Saint-Denis
BILLETTERIE 514 844-1793
ACHAT EN LIGNE rideauvert.qc.ca

LA MANUFACTURE
DIRECTION ARTISTIQUE DE
LA LICORNE

Télé-Québec

Nature morte dans un fossé

TEXTE FAUSTO PARAVIDINO • TRADUCTION PAUL LEFEBVRE • MISE EN SCÈNE CHRISTIAN LAPOINTE
DISTRIBUTION MARCIA BABINEAU • STÉPHANIE DAVID • JEAN-MICHEL DÉRY • CHRISTIAN ESSIAMBRE
+ KEVIN MCCOY • MARIO MERCIER • PRODUCTION THÉÂTRE BLANC (QUÉBEC)
+ THÉÂTRE L'ESCAQUETTE (MONCTON) • PRÉSENTATION ESPACE LIBRE

DU 11 AU 22 JANVIER 2011

espace **LIBRE**

SAISON DE THÉÂTRE 2010-2011

BILLETTERIE → 514 521-4191 + espacelibre.qc.ca 1945 RUE FULLUM À MONTRÉAL

jeu137
Revue de théâtre

IMPRO

- L'impro : formation ou déformation ? Points de vue de Gilbert Sicotte, Michel Nadeau, Francine Alepin et Bernard Lavoie
- Réflexions de Raymond Cloutier et de François-Étienne Paré
- Robert Lepage et l'improvisation
- Entretien avec Robert Dion de DynamO Théâtre
- La LMI à la croisée des chemins, selon son dg, Étienne St-Laurent
- Carte blanche à Alain Knapp

AUSSI

- Hommage à Jean Dalmain par Marcel Pomeroy et Robert Lévesque
- L'œuvre de l'écrivain suédois Lars Norén
- Balade nocturne avec Wajid Mouawad
- *Incendies* au cinéma
- Festivals 2010 : Petits Bonheurs, TransAmériques, Carrefour, Avignon

176 pages, 100 photos, 16 \$

En vente dans les Maisons de la presse, en librairie et à nos bureaux
Abonnement 1 an, 4 numéros: 47,41 \$ (t.i.)
Renseignements : 514-875-2549
www.revuejeu.org

LANCEMENT : LE JEUDI 13 JANVIER 2011 À 17H
au Théâtre de Quat'Sous, 100, avenue des Pins Est, Montréal
Jacques L'Heureux et François-Étienne Paré liront un extrait de l'improvisé d'Alain Knapp

Tom à la ferme

Michel Marc Bouchard

Mise en scène Claude Poissant

Avec Évelyne Brochu, Éric Bruneau, Alexandre Landry, Lise Roy

Collaborateurs Catherine Desjardins-Jolin, Jean Gaudreau, Romain Fabre, Linda Brunelle, Erwann Bernard, Philippe Brault, David Ouellet, Caroline Laurin-Beaucage, Angelo Barsetti

du 11 janvier au 5 février 2011

Une création du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

informations et réservations : 3900, rue Saint-Denis, Montréal-QC H2W 2M2, T. 514 282-3900, theatredaujourd'hui.qc.ca

Partenaires de saison : Hydro Québec, LE DEVOIR, BUREAU LAURENTIEN

Photographie Neil Mota

SUPPLÉMENTAIRES LES DIMANCHES 30 JANVIER ET 6 FÉVRIER 2011, À 16 H

ESPACE GO PROJET ANDROMAQUE

DE JEAN RACINE
AVEC ANNE DORVAL

DU 18 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2011
+ LOUISE CARDINAL + JEAN-FRANÇOIS CASABONNE + FRANÇOIS-XAVIER DUFOUR + JULIE MCCLEMENS + MARIE-LAURENCE MOREAU + OLIVIER MORIN + MANI SOLEYMANLOU

MISE EN SCÈNE DE SERGE DENONCOURT
UNE PRODUCTION ESPACE GO

THÉÂTRE ESPACE GO

4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
514 845-4890 ESPACEGO.COM
ADMISSION 514 790-1245 ADMISSION.COM

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE
CHOISISSEZ UN MINIMUM DE TROIS SPECTACLES PARMIS LES CINQ ENCORE DISPONIBLES.

PHOTO J. CABRESSARD

CULTURE

SORTIE DVD

Noir Yorkshire

MEURTRES
DU YORSHIRE

(Red Riding — In the Year of Our Lord 1974) — 1980 (Red Riding — In the Year of Our Lord 1980) — 1983 (Red Riding — In the Year of Our Lord 1983)

Réalisation: Julian Jarrold pour le premier film, James Marsh pour le second et Anand Tucker pour le dernier. Scénario: Tony Grisoni, d'après le roman de David Peace. Avec plusieurs équipes techniques et comédiens divers. Grande-Bretagne, 106, 97 et 104 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Publiée entre 1999 et 2002, la quadrilogie *Red Riding*, du romancier britannique David Peace, brosse un portrait au vitriol des forces policières du Yorkshire durant les années 1970-1980 en greffant quelques faits à beaucoup de fiction. L'an dernier, cette chronique procédurale au souffle quasi balzacien a jouté du meilleur type d'adaptation envisageable pour une œuvre de cette densité: une miniserie télévisée tournée avec les moyens et selon les codes du cinéma.

Dans l'aventure, la quadrilogie s'est muée en une trilogie: *Red Riding — In the Year of Our Lord 1974*, *Red Riding — In the Year of Our Lord 1980* et *Red Riding — In the Year of Our Lord 1983*. Décision heureuse: on a confié à trois cinéastes aux sensibilités distinctes chacune des productions. Distribuée en salle aux États-Unis, la trilogie est parue chez nous directement en DVD cet automne, après un passage-éclair au cinéma du Parc. À voir absolument, si ce n'est déjà fait.

1974

Réalisé par Julian Jarrold, *Red Riding 1974* se révèle être le film le plus achevé des trois. La mise en scène assurée du cinéaste est ponctuée de beaux élans oniriques. Le sordide n'est jamais loin, mais une âpre élégance domine au niveau de la forme.

Red Riding 1974 épouse le point de vue d'un jeune journaliste ambitieux dont la superbe finit par se flétrir au contact de l'horreur ordinaire dans laquelle il baigne. En effet, il semble être le seul à vouloir dresser des parallèles entre la disparition récente

d'une fillette et les disparitions de trois autres gamines surveillées depuis 1969. Tant au *Yorkshire Post* qui l'emploie qu'au commissariat du comté, on se montre peu intéressé à faire toute la lumière sur la question. Et qui est cet entrepreneur local dont tout le monde parle mais qu'on ne voit jamais?

D'entrée de jeu, le scénario met la table pour une critique cinglante des mœurs policières et petites-bourgeoises en province où la loi protège l'argent, et vice-versa. Chabrol n'aurait pas dédaigné ce noir cocktail.

1980

Red Riding 1980 voit un inspecteur londonien dépêché dans le nord du pays afin de «soulager» les autorités locales de l'enquête sur l'Éventreur du Yorkshire, qui stagne. Or, ce faisant, notre homme compte bien régler un vieux contentieux, avec les policiers de l'endroit, en lien avec les événements de 1974.

Pessimiste, voire désespéré, ce second volet devient, entre les mains inspirées de James Marsh (*The King, Man On a Wire*), l'étude complexe d'une quête obsessionnelle de la vérité. Feutrée et enveloppante, sa mise en scène devient graduellement étouffante.

1983

Red Riding 1983 clôt la trilogie de belle façon, bien qu'il en constitue le maillon le moins solide. Le scénario de Tony Grisoni, qui signe par ailleurs les trois, tend ici à se perdre en circonvolutions narratives avec force retours en arrière. Cela étant dit, le réalisateur Anand Tucker (*Hilary and Jackie, Shopgirl*) s'acquitte de la délicate tâche de la résolution avec intelligence, équilibrant le drame et le suspense avec finesse lors du dénouement.

L'interprétation est uniformément solide et plusieurs personnages, dont ceux des excellents David Morrissey, en flic tiraillé, et Robert Sheehan, en jeune prostitué narrateur, apparaissent dans tous les épisodes. Bref, une expérience très réussie, un peu glauque mais non dénuée de lumière, à consommer à la pièce ou consécutivement.

Collaborateur du Devoir



SOURCE: REVOLUTION FILMS

Red Riding 1974 se révèle être le film le plus achevé des trois.



DENIS ROUDEN

Plus parodie que pastiche, *Imogène McCarthery* se moque gentiment de ces intrigues d'espionnage vieillottes où une néophyte sauve la mise.

Inclassable délice

IMOGÈNE MCCARTHERY

Scénario et réalisation: Alexandre Charlot et Frank Magnier, d'après le roman de Charles Exbrayat. Avec Catherine Frot, Lambert Wilson, Danièle Lebrun, Michel Aumont, Lionel Abelanski. Photo: Denis Rouden. Montage: Philippe Bourguet. Musique: Alexandre Azaria. France, 2009, 82 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Ces dernières semaines, les cinéphiles auront très certainement remarqué, sur les tablettes de leur club vidéo, l'arrivée d'une nouveauté mettant en vedette la star française Catherine Frot (*La Dilettante, La Tourneuse de pages*). Difficile, en effet, de rater la jaquette du film *Imogène McCarthery*, avec son gros point jaune sur fond fuchsia. Vous ne l'avez pas vu passer en salle? Normal: il n'y fut pas présent. Mais que cela ne vous dissuade pas de jeter un coup d'œil à cette comédie inclassable et pimpante.

Imogène McCarthery est une quadragénaire écossaise au tempérament bouillant dont le patriotisme exacerbé a eu raison de tous les soupirants qui se sont risqués à la courtoiser. Secrétaire efficace mais proluxe aux services du renseignement à Londres, l'impétueuse demoiselle se voit un beau jour confier la délicate mission d'aller remettre des plans ultrasecrets à un contact en Écosse. Lequel se trouve, par le plus grand des hasards, à habiter non loin du village de son enfance. Or l'endroit fourmille d'agents russes (nous sommes en 1962). Heureusement pour elle, et pour nous, l'intrépide Imogène pourra compter sur l'assistance dévouée de Samuel Tyler, son amour de jeunesse.

Vous l'aurez compris, on nage en plein exercice rétro. Plus parodie que pastiche, *Imogène McCarthery* se moque gentiment de ces intrigues d'espionnage vieillottes où une néophyte sauve la mise. Le résultat s'avère absolument délicieux. Et cette langue! Littéraire, fleurie! Imogène, piquée par une collègue sur

son célibat: «*Figurez-vous que je préfère être seule que mal accompagnée.*» L'autre de lui répond: «*De ce point de vue, Imogène, votre vie toute entière n'est que béatitude.*» C'est pas beau, ça?

À la direction artistique et aux costumes (hiddement carreautes, il va sans dire), on ne force pas la note kitsch. À la musique le soin de camper le champ référentiel! Ainsi, la trame sonore d'Alexandre Azaria s'inspire un peu beaucoup de celles d'Henry Mancini pour *Charade*, *Arabesque* et même *Peter Gunn*, et c'est très bien. Mais c'est surtout le jeu des comédiens qui assoit, et maintient, ce ton de nostalgie composée. Il faut du talent pour jouer convenablement le second degré; il en faut davantage pour établir une connivence avec le spectateur et lui signifier qu'on sait qu'il sait.

Qui aime Catherine Frot ne voudra pas manquer l'occasion de la voir faire son numéro d'agent secret en goguette. Pour allier la verve et l'humour physique, la star n'a pas son pareil; cette voix, cette diction... Avec un allant conquérant, l'actrice prend l'improbable prémisses à bras-le-corps et finit par nous faire avaler qu'elle est plus écossaise que Sean Connery. Le procédé, il va sans dire, vise un peu beaucoup à se payer la tête de cette convention cinématographique, surtout hollywoodienne, qui permet à des acteurs anglo-saxons de jouer mille nationalités dans la langue de Shakespeare.

Judicieusement, les producteurs ont opté pour une affiche en continuité avec celles de deux succès récents de la vedette: *Mon petit doigt m'a dit* et *Le crime est notre affaire*. Une décision graphique avisée, dans la mesure où *Imogène McCarthery* distille le même charme désuet fabriqué et conscient de l'être. À cet égard, si le souvenir de ces films vous fait sourire, vous êtes d'ores et déjà assuré d'apprécier la balade. En revanche, si leur simple évocation vous donne de l'urticaire...

Collaborateur du Devoir

IDÉE ORIGINALE
SYLVAIN BÉLANGER SOPHIE CADIEUX
MISE EN SCÈNE
SYLVAIN BÉLANGER
AVEC
SYLVAIN BÉLANGER AMÉLIE BONENFANT
SOPHIE CADIEUX ROSE-MAÏTE ERKOREKA
MATHIEU GOSSELIN RENAUD LACELLE-BOURDON
ANNE-MARIE LEVASSEUR ÉRIC PAULHUS
SIMON ROUSSEAU
DES CONFÉRENCIERS-SURPRISES
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE
ET RÉGIE
OLIVIER GAUDET SAVARD
SCÉNOGRAPHIE ÉVELYNE PAQUETTE
COSTUMES MARC SÉNÉCAL
CONCEPTION SONORE
ANNE-MARIE LEVASSEUR
CAROLINE TURCOT LAURIER RAJOTTE
LUMIÈRES ANDRÉ RIOUX
MOUVEMENT FRÉDÉRIC GRAVEL
INTÉGRATION VIDÉO YVES LABELLE
DIRECTION TECHNIQUE
ANNIE BÉLANGER
LES MARDIS À 19 H
DU MERCREDI AU VENDREDI À 19 H 30
ET LES SAMEDIS À 16 H
DU 11 AU 22 JANVIER
2011
COMPLÈT!
14, 15 (À 16 H), 18 ET 19 JANVIER
SUPPLÉMENTAIRES
LES 15 ET 22 JANVIER À 19 H 30

LES MARDIS À 19 H
DU MERCREDI AU VENDREDI À 19 H 30
ET LES SAMEDIS À 16 H
DU 11 AU 22 JANVIER
2011
COMPLÈT!
14, 15 (À 16 H), 18 ET 19 JANVIER
SUPPLÉMENTAIRES
LES 15 ET 22 JANVIER À 19 H 30

DANSE
DANSE
SAISON
2010-11

BJM DANSE
MONTRÉAL

LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL

ROSSINI CARDS • Mauro Bigonzetti
ZERO IN ON • Cayetano Soto
ZIP ZAP ZOOM • Annabelle López Ochoa
20 • 21 • 22 janvier 2011
Théâtre Maisonneuve



DANSE
DANSE
SAISON
2010-11

DANSE
DANSE
SAISON
2010-11

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

LA
DANSEUSE
MALADE



18 AU 29 JANVIER 2011

UNE PRODUCTION DE JOCELYNE MONTPETIT DANSE
EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

Conception, interprétation et chorégraphie JOCELYNE MONTPETIT |
Conseiller dramaturgique FRANCESCO CAPITANO |
Éclairages MARC PARENT



www.quatsous.com

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS | 100, AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL | BILLETTERIE 514 845-7277

THÉÂTRE DE LA
BANQUETTE
ARRIÈRE

THÉÂTRE ESPACE GO
(SALLE 2)
4890, BOUL. SAINT-LAURENT
BILLETTERIE : 514 845-4890
ADMISSION : 514 790-1245

CULTURE

CINÉMA

Pauline pour les nuls, et les disciples

Un gros ouvrage en deux volets rappelle la pertinence de la voix de la critique de cinéma Pauline Kael

ANDRÉ LAVOIE

Elle a souvent fait trembler les bonzes et les stars de Hollywood, affichant ses goûts, ses couleurs et ses préférences avec une ferveur qui a fait d'elle l'icône des critiques de cinéma aux États-Unis. De 1967 à 1991 au prestigieux magazine *The New Yorker* et dans bien d'autres publications tout au long de sa carrière (*The New Republic*, *Sight and Sound*, etc.), Pauline Kael va installer son autorité, et sa légende, en défendant le cinéma de Brian De Palma et de Jean-Luc Godard, et plus encore en détruisant des œuvres marquantes de Fellini (8 1/2), de Resnais (*L'Année*

dernière à Marienbad), d'Antonioni (*La Notte*) et de Stanley Kubrick (de 2001: *A Space Odyssey* à *Full Metal Jacket*, rien ne trouve grâce à ses yeux).

Ce ne sont là que quelques-unes des célèbres victimes de Kael, et on passera vite sur sa haine viscérale à l'endroit de Clint Eastwood, celui qui ne pouvait être un piètre acteur, car il aurait d'abord fallu qu'il en soit un, et dont elle résumait le statut de cinéaste à «*a delicious joke*». En voilà d'ailleurs un qui, le 3 septembre 2001, jour de la mort de Pauline Kael, ne devait pas pleurer à chaudes larmes...

Un immense corpus

Jusqu'à maintenant, ses ma-

gnifiques coups de griffes et ses analyses percutantes (la dame possédait une mémoire phénoménale et ne visionnait les films qu'une seule fois), réunis dans plusieurs recueils publiés au fil des décennies, ne circulaient que dans le monde anglo-saxon. C'est pourquoi il faut se réjouir de voir enfin traduits en français quelques-uns des grands textes qui ont forgé sa réputation. Une partie de son immense corpus est divisée en deux volumes, *Chroniques américaines* et *Chroniques européennes*, le premier consacré aux films de ses compatriotes et le second aux cinéastes marquants du Vieux Continent, particulièrement français (Truffaut, Rohmer et Godard) et italiens (Antonioni, les frères Taviani, Bertolucci, Visconti).

Loin d'être exhaustif, mais suffisamment complet pour offrir une introduction à tous ses futurs disciples, cet ouvrage en deux volets présente le travail d'une passionnée qui, d'une érudition évidente, se méfiait des approches trop intellectuelles. En entrevue, elle affirmait: «*If you're afraid of movies that excite your senses, you're afraid of movies.*»

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle n'éprouvait aucune crainte à se laisser guider par ses enthousiasmes, parfois démesurés. Elle affichait



RALPH GATTI AFP

Pauline Kael (au centre) en compagnie de l'actrice Marthe Keller et des cinéastes Jacques Demy et Youri Ozerov, membres du jury du 15^e Festival de Cannes, en 1977

une grande estime pour les barbus de Hollywood des années 1970 (les Spielberg, De Palma, Coppola, Scorsese) et c'est avec vigueur qu'elle a ratissé son sac à qualificatifs pour porter aux nues *Dernier tango à Paris*, de Bernardo Bertolucci. Ce fut

sans conteste une de ses critiques les plus dithyrambiques et, selon elle, il s'agissait d'un choc comparable à la création du *Sacre du printemps* d'Igor Stravinski, le 29 mai 1913... rien de moins!

Pauline Kael, c'est aussi un

sens aiguisé de la formule, et les deux livres regorgent de perles qui étaient déjà jouissives en version originale. *L'Année dernière à Marienbad*: «*ce film expérimental haute couture, ce joyau glacé, cette Belle au bois dormant au pays de la jet-set*»; Eric Rohmer: «*le spécialiste de l'érotisation des histoires platoniques*»; Jean-Luc Godard, celui des années 1980: «*l'artiste dont la maîtrise de son art gagne en assurance au fur et à mesure que son intérêt le quitte*»; Woody Allen, à propos de *Manhattan*: «*Quel quadragénaire autre que Woody Allen pourrait faire passer pour une quête des vraies valeurs une prédilection pour les adolescentes?*»

On ne compte plus les critiques d'ici et d'ailleurs qui se réclament de Pauline Kael. Se replonger dans son œuvre, même traduite, révèle à la fois la beauté fielleuse de sa plume... et le chemin à parcourir pour soutenir la comparaison.

Collaborateur du Devoir

CHRONIQUES AMÉRICAINES
CHRONIQUES EUROPÉENNES

Pauline Kael
Sonatine éditions
Paris, 2010, 569 pages
et 376 pages

Directement du Pérou, 22 artistes sur scène

La légendaire Eva Ayllón
«*Une chanteuse puissante et outrageusement bonne*»
— New York Times

Perú Negro - nominé pour un Grammy «*Ambassadeurs culturels de la culture péruvienne*»

FESTEJO

EVA AYLLÓN & PERÚ NEGRO

Célébrant 40 ans de tradition afro-péruvienne
SAMEDI 15 JANVIER 2011 - 20H
Théâtre Maisonneuve - Place des Arts

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

traquen art

mai
MONTREAL
ARTS ET CULTURE

3680, RUE JEANNE-MANCE
WWW.M-A-L.QC.CA

BILLETTERIE OUVERTE DU MARDI
AU SAMEDI DE 15H À 18H
ET 1H AVANT LES SPECTACLES

HTTP://TICKET.BOX.XO.INFO
514 982-3386

ROBERTO LÓPEZ
AFRO-COLOMBIAN
SOUL JAZZ ORCHESTRA

VENDREDI 14 ET SAMEDI 15 JANVIER 2011 À 20H
CONCERT ENREGISTRÉ ET DIFFUSÉ PAR CBC RADIO 2 93.5

Montréal

LE DEVOIR GEORGES LAOUN MIRROIR 24-7 solutionurbaine Nunasoft

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

JOSHUA BELL

VIOLON

SAM HAYWOOD, PIANO

16 JANVIER, 14 H 30

Programme

Brahms : Sonate pour violon et piano n° 2, opus 100
Schubert : Fantaisie pour violon et piano opus 159, D. 934
Grieg : Sonate pour violon et piano n° 2, opus 13

Aussi, autres œuvres à confirmer.

Joshua Bell est reconnu pour sa remarquable interprétation de la trame sonore du film *Le Violon rouge* (Oscar de la meilleure musique de film, 1999)



RENÉE FLEMING

SOPRANO

HARTMUT HÖLL, PIANO

25 JANVIER, 20 H

Programme

Œuvres de Mehltau, R. Strauss, Korngold, Duparc, Puccini, Leoncavallo et Zandonai.

«*Voix parfaite, souffle infini, intonation sensuelle...elle est la perfection incarnée.*»
Le Monde



Salle Wilfrid-Pelletier

SÉRIE CLASSIQUE
Mercedes-Benz
Le meilleur ou rien.

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

99%

LA PRESSE
cyberpresse.caThe Gazette
montrealgazette.com

Photos : 1 Marc Hom, 2 Decca/Andrew Eccles

10 JANVIER 2011 FLÛTE ET FRANCE BIZET, IBERT, CHAUSSON

2 POUR 1*



ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN
30^E SAISON

SALLE WILFRID-PELLETIER 19 H 30

CHEF BENOÎT FROMANGER • FLÛTE JULIETTE HUREL

AVEC LECTURE DES LETTRES DE MON MOULIN D'ALPHONSE DAUDET PAR LE GRAND COMÉDIEN FRANÇAIS PHILIPPE NAHON

BIZET L'ARLÉSIENNE - EXTRAITS • IBERT CONCERTO POUR FLÛTE • CHAUSSON SYMPHONIE

CONCERT AUSSI PRÉSENTÉ DANS LE CADRE DU CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE DANS 2 ARRONDISSEMENTS

*PROMOTION DISPONIBLE SUR L'ACHAT DE 2 BILLETS POUR CE CONCERT EN TÉLÉPHONANT À LA BILLETTERIE DE LA PLACE DES ARTS

ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

Québec Montréal LE DEVOIR laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112



CINÉMA



Scènes de chasse en Bavière (1966), de Peter Fleischmann

SOURCE GOETHE-INSTITUT

Le cinéma critique d'une Allemagne tourmentée

Carte blanche à Denis Chouinard au Goethe-Institut

ANDRÉ LAVOIE

Le choix de Denis Chouinard comme programmeur invité au Goethe-Institut relevait autant de la simple logique que de la grande cohérence. Logique, parce que le réalisateur de *Délivrez-moi* a passé plusieurs années à dévorer le cinéma de l'Europe de l'Est lorsqu'il étudiait à l'UQAM et passait une bonne partie de son temps à la Cinéma-thèque québécoise. Cohérent, parce que cette cinéphilie gourmande, il la partageait avec le cinéaste Louis Bélangier (*Gaz Bar Blues*, *Route 132*), celui qui s'est livré au même exercice l'hiver dernier.

Les titres sélectionnés par Bélangier étaient très personnels, audacieux, parfois déroutants. Ceux qu'a choisis Denis Chouinard, qui illumineront la petite salle de la rue Sherbrooke du 13 janvier au 18 mars, reflètent les préoccupations politiques, et esthétiques, d'un réalisateur connu pour ses partis pris en faveur des exclus et des démunis. Ceux-ci étaient d'ailleurs évidents dans le claustrophobe *Clandestins*, cosigné par Nicolas Wadimoff, et *L'Ange de goudron*, sur les mi-

sères d'une famille d'immigrants algériens à Montréal.

Nouveau cinéma

Denis Chouinard reconnaît que sa passion pour le cinéma allemand lui fut transmise par un artisan légendaire de l'industrie cinématographique allemande de l'entre-deux guerres, le monteur Jean

Denis Chouinard reconnaît que sa passion pour le cinéma allemand lui fut transmise par un artisan légendaire de l'industrie cinématographique allemande de l'entre-deux guerres, Jean Oser

Oser. «Il est venu enseigner à l'UQAM lorsque j'y étudiais dans les années 1980, se souvient le cinéaste. Il avait alors 85 ans et celui qui a vécu l'âge d'or du cinéma berlinois des années 1920 et 1930 est arrivé avec une extraordinaire sélection de films de cette époque, de vrais bijoux visuels. Aujourd'hui, c'est pratiquement impossible de retrouver des copies des trésors qu'il nous a fait découvrir.» Le Goethe-Institut a toutefois pu mettre la main sur *Variété* (1925), de E. A. Dupont, un film muet mettant en

vedette l'illustre Emil Jannings (devenu célèbre pour son rôle de professeur envouté par Marlene Dietrich dans *L'Ange bleu*), accompagné au piano par Gabriel Thibodeau et présenté exceptionnellement à la Cinéma-thèque québécoise le vendredi 4 février à 18h30.

C'est sans doute un hasard de programmation, mais il illustre le désir de Chouinard de présenter une facette importante de cette cinématographie, celle de son «nouveau cinéma», un

courant qui est né dans les années 1960 et qui connaîtra son apogée dans les années 1970. Une des grandes actrices de ce mouvement fut Angela Winkler, et on aura le bonheur de la retrouver dans *Scènes de chasse en Bavière* (1966), de Peter Fleischmann, le premier film au programme, et dans *L'Honneur perdu de Katharina Blum* (1975), de Volker Schlöndorff et Margarethe von Trotta, le dernier titre présenté, les 17 et 18 mars à 19 heures.

On y verra à l'œuvre une co-

médienne remarquable, abonnée aux personnages à l'intensité foudroyante, versant ténébreux de cette Allemagne hantée par ses démons. Car, dans *Scènes de chasse en Bavière*, les monstres de l'intolérance et de l'homophobie sévissent au cœur d'une petite collectivité rurale, et d'une violence rare, loin d'être démodé. Avec *L'Honneur perdu de Katharina Blum*, c'est plutôt la page sanglante du passé terroriste en ex-Allemagne fédérale qui vient éclabousser le visage de Winkler, incarnant ici la victime involontaire d'un système pourri et d'une époque paranoïaque. Encore là, tout semble d'une triste actualité...

Ces films, et d'autres comme *Les Assassins sont parmi nous* (1946), de Wolfgang Staudte, tourné dans le Berlin en ruine d'une Allemagne nazie écrasée, reflètent un aspect qui a depuis longtemps gagné le respect de Denis Chouinard. «J'admire le peuple allemand, car, malgré ses choix politiques et les détours qu'il a pris au cours de son histoire, il n'a jamais eu peur de se remettre en question, de se regarder en face, c'est très sain.»

Il ne cache pas non plus son admiration pour ses illustres réalisateurs, ceux qui ont pu atteindre «une certaine forme de poésie visuelle, jamais grossière ou éculée, toujours en lien avec l'histoire racontée». C'est pourquoi, entre deux fantaisies musicales, l'une d'Uli M. Schuppel (*Off Ways*, sur un groupe ouest-allemand débarquant à Berlin quelques jours après la chute du Mur) et Fatih Akin (*Crossing the Bridge*, un périple à travers la musique turque sous toutes ses formes), il se devait de rendre hommage à Fritz Lang, le grand maître allemand du film noir (*M le maudit*) et de la science-fiction (*Metropolis*). De son imposante filmographie, il a tiré *The Woman in the Window* (1944), selon lui «son meilleur film américain». Et un exemple parmi d'autres de l'influence remarquable d'une grande cinématographie, de ses figures légendaires, et qui ne fut pas sans laisser des traces dans l'imaginaire de plusieurs cinéastes québécois, dont Denis Chouinard.

Pour connaître l'ensemble de la programmation, consultez www.goethe.de/montreal.



Les Assassins sont parmi nous (1946), de Wolfgang Staudte

SOURCE GOETHE-INSTITUT

Au bûcher!

LA SORCIÈRE NOIRE (V. F. DE SEASON OF THE WITCH)

Réalisation: Dominic Sena. Scénario: Bragi Schut Jr. Avec Nicolas Cage, Ron Perlman, Claire Foy, Robert Sheehan, Stephen Campbell Moore, Stephen Graham. Photo: Amir Mokri. Montage: Mark Helfrich, Dan Zimmerman. Musique: Atli Örvarsson. États-Unis, 2010, 94 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Ad XIII^e siècle, à l'entrée d'une ville fortifiée, un prêtre s'apprête à faire pendre trois présumées sorcières du haut d'un pont de pierre. Après que l'une d'elles l'a maudit, l'ecclésiaste procède à l'exécution des malheureuses, mais il omet de compléter un rituel destiné à empêcher toute résurrection inopinée. Quand on peut prédire par le menu les développements à venir dès les premières minutes d'un film, ce n'est jamais bon signe. En cela, *Season of the Witch* affiche une triste constance.

L'intrigue à trois sous annonce un drame fantastique moyen-âgeux, puis elle bifurque le temps de s'offrir un deuxième prologue (!) avec une reconstitution des croisades n'ayant d'épiques que les ambitions, avant de revenir sur sa voie d'origine, avec châteaux sis dans la brume, pestilence, jeune fille accusée de sorcellerie, chevalier en quête de rédemption, vieux grimoire et lointain monastère à la clé. Arcanes guère mystérieux déclinés avec tout le sérieux de celui qui croit qu'on ne l'a pas vu venir. Loïn de s'améliorer en progressant, l'intrigue laborieuse va périssant. Avec ses moines zombies qui marchent au plafond, le dénouement évoque une parodie gore du film *Le Nom de la Rose*. Malheureusement, on se prend, à ce stade, très au sérieux.

Au fil de ses périls empruntés,

le récit oppose maladroitement la raison à la superstition, la morale à la foi et, de manière on ne peut plus prosaïque, le bien au mal. Ambivalence révélatrice: le scénario bavard harangue l'Église chaque fois qu'il le peut par la bouche de son héros en énonçant l'évidence, les horreurs, les injustices, etc., avant de donner raison par défaut à la sainte institution, à la fin. Mais peut-être cette subtilité-là aura-t-elle échappé à la production, l'ensemble ne pêchant pas par excès de finesse. En fait, la ringardise de l'exécution en général engendre chez le spectateur une sorte de stupeur incrédule.

Season of the Witch part d'une prémisse intéressante et rarement explorée au cinéma autrement que d'une manière sensationnaliste: les motifs douteux invoqués pour tuer de manière sadique, après les avoir torturées, quantité de femmes lors de la première Inquisition. Malheureusement, le film de Dominic Sena (*Kalifornia*, *Gone in Sixty Seconds*) ne se soucie pas d'approfondir un contexte qui n'est en définitive là que pour servir d'écran vaguement lugubre à une action lourdingue. Histoire de rompre davantage le charme, on «améliore» la jolie campagne hongroise, photographiée en automne pour le meilleur effet, au moyen de très apparentes images de synthèse.

Après l'échec du *remake* malavisé de *The Wicker Man*, le trop occupé Nicolas Cage devrait se tenir loin de l'épouvante. Dans le rôle d'un croisé à la conscience tiraillée, l'acteur se fend d'une interprétation non pas retenue, mais monotone, avec un phrasé parfois médiéval, le plus souvent contemporain. On souhaiterait le voir revenir à des projets plus stimulants, tels *Matchstick Men* et *The Weather Man*. Mais peut-être la star se trouve-t-elle sous l'emprise d'un mauvais sort...?

Collaborateur du Devoir

Nicolas Cage dans *La Sorcière noire*, de Dominic Sena

SOURCE ALLIANCE

NOMMÉ AUX GOLDEN GLOBE 2011

MEILLEUR ACTEUR Paul Giamatti

VENISE 2010 (FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILM) TORONTO 2010 (FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILM) SAN SEBASTIAN 2010 (FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILM) CALIFORNIA 2010 (FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILM)

★★★★★ «GIAMATTI et HOFFMAN livrent deux des MEILLEURES PERFORMANCES de l'ANNÉE.» - Brendan Kelly, THE GAZETTE

★★★★★ «ÉPATANT!» - Joe Neumaier, NY DAILY NEWS

«ON RIT BEAUCOUP!» - Chantal Guy, LA PRESSE

«UN TRIOMPHE! LAISSEZ-VOUS CHARMER!» - Betsy Sharkey, LOS ANGELES TIMES

Paul Giamatti

Le Monde de Barney

Rosamund Pike Minnie Driver Rachelle Lefevre Scott Speedman et Dustin Hoffman

PRÉSENTÉMENT À MONTRÉAL. PARTOUT AU QUÉBEC LE 14 JANVIER!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Collaborateur du Devoir

DE VISU



Claude-Philippe Benoit, *Sans titre*, une des 21 photographies de la série *Société de ville*

© CLAUDE-PHILIPPE BENOIT

À l'orée des bois, à l'entrée des villes

SOCIÉTÉ DE VILLE

Claude-Philippe Benoit
Maison de la culture Côte-des-Neiges, 5290, chemin de la Côte-des-Neiges, jusqu'au 16 janvier.

JÉRÔME DELGADO

Un boisé, ici, en bordure d'un immeuble à logements. Un autre, là, dont les arbres semblent en compétition, en hauteur, avec les tours voisines. Ou ailleurs, un ruisseau, un jardin, tous et chacun d'entre eux près d'un bâtiment, luxueuse demeure (avec sa rampe en pierre) ou premier pan d'une cité tout en gratte-ciels. Pour son retour en ville, le photographe Claude-Philippe Benoit, absent depuis 2005 et une exposition chez sa galeriste Lilian Rodriguez, revisite le genre du paysage. Le paysage urbain.

Un même ton

En réalité, dès 2005 l'artiste dévoilait les prémices de la série intitulée *Société de ville*. La totalité a été exposée en 2008 en Ontario, aux Oakville Galleries. La voici pour la première fois à Montréal, à la Maison de la culture Côte-des-Neiges. Un

lieu peu hasardeux. Les sites photographiés, à mi-chemin de la nature et du milieu urbain — à l'orée des bois ou à l'entrée de la ville, c'est selon — correspondent bien au quartier Côte-des-Neiges et au mont Royal qui le définit.

Connu pour ses photos sur les lieux de pouvoir et d'autorité (la série *Lieux maîtres*, réalisée dans des cours de justice ou à l'ONU, entre autres), Benoit change de cap, à première vue, avec *Société de ville*. Pas tout à fait. Certes, il a abandonné la forme du diptyque et la photographie d'intérieur a cédé la place à des prises de vue exclusivement en plein air.

Le ton demeure toutefois le même. Images noir et blanc. Figure humaine toujours absente. Prise sur le réel en apparence très documentariste. Mais une manière de cadrer et de jouer avec la lumière qui accentue la mise en scène. Il y a dans ses images une tension très forte, jamais explicite, entre fascination (pour l'architecture, la nature) et critique de la ville moderne. Derrière cette «société», il y a quelque chose de secret, d'ambigu et de quelque peu troublant. Ses arbres sont majestueux, mais, comme dans ces salles de ré-

union où le sort du monde se dessine qu'il photographiait, ils ont le bras tout aussi long et dominant.

Déjà en 1994, la critique et commissaire Marie Perrault soulignait le caractère auguste des photos de Claude-Philippe Benoit. «[Son] travail nous laisse parfois tout à fait muets tant tout ce qui s'y joue, s'y joue dans l'ordre du regard et défie en cela le discours», écrit-elle dans le catalogue de l'expo *Ô-Nu*, présentée à la Galerie d'art d'Ottawa. Le silence prend de l'ampleur aujourd'hui, avec ces paysages d'automne autour de la montagne. Devant cette terrasse un peu humide, qui sait si on est un lendemain d'Halloween ou une veille de tempête.

Tour de ville

Claude-Philippe Benoit travaille sur le long terme. Son corpus précédent, ces *Lieux maîtres* qui se composaient de plusieurs «chapitres», s'est étalé sur onze années (1992-2003). Le temps, pour ce photographe qui imprime encore des épreuves argentiques, semble d'ailleurs une préoccupation primordiale. Ses prises de vue, si réelles, ne jettent pas tant un commentaire sur le présent, comme le ferait un do-

documentariste pur et dur. Son choix pour des lieux vêtustes, chargés d'histoire, ne tient pas non plus à la simple nostalgie, bien que parfois il semble jouer aux romantiques. Chez lui, il y a néanmoins autant trace d'une activité passée qu'une interrogation quant au devenir.

Les vingt et une photographies qui forment l'expo *Société de ville* (identifiées seulement par un numéro) forment un tout cohérent, à la manière d'un panorama, d'un tour de ville. Dans le texte publié pour le compte des Oakville Galleries, Emily Falvey notait avec justesse que Benoit agit ici à la manière du flâneur de Baudelaire.

La version exposée à la maison de la culture permet en tout cas ce regard à la fois distant, évasif et engageant. L'artiste a privilégié deux formats, sans que ça nuise à la lecture. Deux images détonnent de l'ensemble, du fait qu'elles ne montrent pas, ou peu, de verdure. La *Sans titre 70*, avec sa cabane en arrière-cour, garde néanmoins ce commentaire sur nos rapports ambigus avec la nature, sur notre besoin de prendre possession du territoire.

La véritable dissension vient en réalité de trois plus petites images — les *Sans titre (citrouille)*. Exposées un peu en retrait, presque cachées, elles montrent un amas au sol. C'est une citrouille décortiquée (lendemain d'Halloween, finalement). Dans la manière serrée de la photographie, et par ce noir et blanc si poétique, Claude-Philippe Benoit tombe dans une illustration de la violence plus directe. La citrouille a des airs de volaille dont la chair a été abandonnée au sol, comme une vilaine dépouille. Le mariage nature-ville peut aussi se traduire par des scènes d'horreur. On croirait Poe ressuscité.

Collaborateur du Devoir

Chasseurs de tableaux

LA PEINTURE DANS LA PEAU/LA PEAU DE L'OURS, 15 ANS DE COLLECTION

Maison de la culture Frontenac, 2550, rue Ontario Est, jusqu'au 16 janvier.

JÉRÔME DELGADO

Si en existait dix comme celui-là, le marché de l'art au Québec se porterait très bien. La Peau de l'ours, collectif de collectionneurs, joue, quelque part, les modèles. Non seulement le groupe ne cesse d'acheter depuis quinze ans, les œuvres acquises (d'artistes vivants, exclusivement) appartiennent à chacun des vingt membres qui le composent. Le partage est la noble règle qui les guide.

Pour célébrer ses quinze ans d'activités, La Peau de l'ours s'est payé la vitrine qu'il ne possède pas. Une salle d'exposition publique. Habituellement, les œuvres circulent d'un membre à l'autre, pour être appréciées dans des espaces, suppose-t-on, privés. Les voici donc réunies (du moins une bonne part de la soixantaine qui composent la collection) à la Maison de la culture Frontenac. Les deux salles lui sont même attribuées. Bel hommage.

Le titre de l'expo le dit bien: c'est la peinture que La Peau aime. Petit constat décevant. Comme si les autres moyens d'expression aux formats similaires (photo, dessin, estampe) n'en valaient pas autant la peine. En salle, la chose est heureusement contredite (un peu). Il y a autre chose que de la peinture: une installation en livres pliés (les mangas trafiqués de Jérôme Fortin), un dessin sur du papier découpé (les si fragiles compositions d'Ed Pien) et même de la sculpture (les faciès en cire, si tordus et tordants, de Louis Fortier). Alignés sur un mur, ceux-ci ont certes une dimension bidimensionnelle. Ça demeure de la sculpture, une question de volume et de texture, de série et de modulation.

Deuxième constat: O.K. pour la peinture, mais pourquoi privilégier un genre? La plupart des tableaux exposés sont densément peuplés. Des figures ici (avec Kittie Bruneau), des formes là (Michel Boulanger), les deux superposées et bien entassées parfois (Michel Beaucage). Les couleurs et les coulis s'accumulent (Jean-Sébastien Denis), le geste de l'artiste est bien présent.

Densément peuplé

On est dans l'expressivité la plus totale. Et c'est l'expression d'une violence qui domine. Violence dans l'application de la matière (Marcel Saint-Pierre) ou la coloration de la surface (André-Pierre Arnal), mais aussi dans l'iconographie (Daniel Erban). Ce qu'on comprend, c'est que la collection n'est pas le reflet de vingt personnalités, mais de l'œil et du goût d'une seule personne (Robert Poulin), guide et éclairer du groupe.

Et si le contenu est déjà dense, pourquoi montrer autant d'exemples? Une paire d'yeux ne suffit plus à une telle explosion. C'est le troisième constat: si la collection se vit au quotidien comme elle habite les salles de Frontenac, aussi bien garder ça en privé.

Le titre de l'expo le dit bien: c'est la peinture que les collectionneurs de La Peau aiment

Sous ces cieus bien couverts, il n'est pas étonnant que ceux qui se démarquent sont ceux qui font autre chose. Les Fortin-Pien-Fortier déjà nommés. Ou alors, en peinture malgré tout, une artiste peu connue, Milly Ristvedt, qui travaille des juxtapositions chromatiques à la manière des Molinari et Gaucher. Elle, par contre, laisse son geste visible. Dans le contexte de cette expo, la mosaïque *Implications of the Grid*, de 1996, a en tout cas une valeur salutaire. C'est une grille rythmée et progressive qui détonne en présence des compositions narratives voisines.

Autre cas à part, bien en vue puisqu'il accueille les visiteurs, le tout aussi méconnu Jean-Marie Martin, Québécois exilé dans l'anonymat de New York. Son *Blah, Blah, Blah*, une huile sur bois et néon, fait sourire malgré son premier degré. Ces mots en lumière qui font le titre de l'œuvre pointent le vide des discours (théoriques?). Ils font de l'ombre au fond texturé et coloré, volontairement très décoratif, sur lequel ils ont été posés. On peut palabrer tant qu'on veut, ce n'est que de l'éclairage superficiel, un flash momentané. Cette œuvre, qui semble une des dernières acquises (elle date de 2009), ne dit rien, par contre, des propos enflammés laissés au pinceau.

Déclaration de guerre, de ceux qui font l'art envers ceux qui en parlent? Peut-être pas jusque-là, mais en la plaçant à cet endroit, en intro, La Peau de l'ours fait de ce *Blah, Blah, Blah* son emblème. Ce n'est pas innocent. Les collectionneurs, c'est connu, sont du côté des artistes. L'expo en est la preuve. Un modèle à suivre, en partie.

Collaborateur du Devoir



GUY L'HEUREUX

Vue partielle de l'exposition *La Peinture dans la peau*, à la Maison de la culture Frontenac



© CLAUDE-PHILIPPE BENOIT

Une autre photo de la série *Société de ville*, de Claude-Philippe Benoit

la collection

la Peau de l'Ours

www.lapeaudelours.com

à la maison de la culture Frontenac

jusqu'au 16 janvier 2011 (info: 514.910.8906)

LIVRES

Feuilles de Grass



LOUIS HAMELIN

Une de mes résolutions du jour de l'An: faire des phrases plus courtes. Qui sait, je pourrais peut-être voler un ou deux lecteurs à Patrick Lagacé? J'ai pris cette décision après avoir relu ma chronique de la semaine dernière, écrite le pied au plancher. Le style faisait penser à une auto lancée «pas de brakes» sur une route en lacets. Ça tombe bien. Je voulais justement parler de Günter Grass cette semaine. Grass, le Prix Nobel. Il me semble que la phrase courte se prête à merveille à une recension de sa dernière parution en français. Je ne saurais trop dire pourquoi. Peut-être parce que les seuls mots d'allemand que je connais sont *Achtung!* et *Schnell! Schnell!*

Günter Grass aime les champignons. C'est un homme à tablier. Grass. Un vrai cordon-bleu. Et un piscivore confirmé. Ichtyophage, si vous préférez. On s'en doutait un peu depuis *Le Turbot*. Avec Ute, sa seconde femme, Grass récolte des cèpes et des girolles dans les bois du Portugal. Il possède une maison là-bas. A Vale das Eiras. Il en a une autre au Danemark. Péninsule d'Ulshale. C'est sur la Baltique. Et une troisième dans un petit village allemand sans aucun doute charmant. Behldorf, ça s'appelle. Ils ont là-bas un étang. Et un homme d'entretien qui leur pêche des carpes presque à volonté. Sinon même des truites. Sans compter, si je ne m'abuse, le pied-à-terre à Berlin. Il le faut bien...

Car cet homme déploie une activité incessante, fébrile pas rien qu'un peu. Statut de plus grand écrivain allemand vivant obligé. Et Prix Nobel itou. Mais il y a plus. L'existence de ce Grass donne l'impression de tourner autour de plus de centres d'intérêt

que celle d'un être humain ordinaire dit «normal». Ainsi, Grass, non content d'avoir écrit tous ces bouquins (dont *Le Tambour*), dessine. Je ne veux pas dire qu'il dessine comme moi, je peux dessiner. Jamais pu dépasser le style hiéroglyphique égyptien, pour ma part. Mes bonshommes se présentent de face à partir de la taille en montant. Et de la ceinture aux pieds, ils sont de profil. Et c'est comme ça depuis mes tout premiers «barbots». Le temps est venu de regarder la réalité en face. Comme dessinateur, je suis nul à chier.

Grass, lui, dessine en artiste tout ce qu'il y a de sérieux. Au fusain, tout ça. A la mine de plomb. Et c'est quand il n'extrait pas l'encre des seiches fraîches rapportées du marché! Vous tournez la première page de son *Journal* de l'année 1990 et... Tiens! Des girolles! Gorgées d'eau, immangeables. Perdues pour la casserole. Puis rattrapées en nature morte. Quelques pages plus loin, des mantes religieuses dos à dos. Danse nuptiale. Esquissées à la *sepia natural*. Et un saint-pierre de quatre livres. Un lapin écorché. Une sauterelle conservée dans le schnapps! Grass, à sa manière, imite ces mantes aux «bras capteurs». Les objets du désir se retrouvent saisis dans leur course entre œil et estomac. Comme en une seule et même quête. «... à la mine de plomb tendre, en format vertical, une raie, que pour le soir j'ai garnie de sauge et cuite au beurre à petit feu dans le four.»

Des plans pour nous rappeler que Grass a étudié les beaux-arts à Paris. C'était avant que le succès mondial du *Tambour* ne décide de sa destinée. Vous vous souvenez de la pêche à l'anguille dans *Le Tambour*? Manger et être mangé... Parfois en même temps. Comme ce crapaud qu'un serpent avale vivant. Ça se passe dans le jardin portugais du couple. L'arrière-train déjà englouti, déjà prédigéré, le crapaud paraît méditer. Autres prédateurs présents: Ute avec son appareil photo; Günter et son carnet de croquis.

À quoi s'intéresse encore Grass? À la musique. À celle des mots, entre autres. Il travaille avec un musicien de jazz. Ensemble, ils donnent des spectacles.

«Poésie et prose, batterie et percussions.» Je ne serais même pas surpris d'apprendre qu'il joue de la clarinette (ça me fait penser que j'ai déjà joué de la batterie. Et que j'étais nul à chier...). Autre intérêt: les végétaux, et singulièrement les cactées. Ça semble être un de ses passe-temps favoris, à Vale das Eiras. Son journal le montre en train de déraciner la moitié du Portugal pour le transplanter dans sa cour. Au fait, Grass, de son propre aveu, n'a rien d'un diariste. Cette «passion de tenir un journal», faite de minutie et de persévérance, lui est étrangère. Alors, pourquoi avoir entrepris de rédiger celui-ci?

En raison de deux autres centres d'intérêt dont nous n'avons pas encore parlé: l'histoire, la politique. Des passions, osons le mot. L'ancien engagé volontaire de la Waffen-SS en 44-45. L'écrivain engagé qui, 25 ans plus tard, saute à pieds joints dans l'arène électorale pour pousser à la roue du Parti social-démocrate (SPD). On parle là d'un seul et même homme. «Les élections une fois gagnées de justesse, cela donna un livre», fait remarquer, un rien narquois, l'auteur du *Tambour*. Grass est né à Dantzig. Au cœur même de la déchirure d'une Allemagne pré-Rideau de fer déjà mutilée. Et là, on est rendu en 1990. Sur une autre planète, ou tout comme. On a aujourd'hui un peu tendance à l'oublier. Mais, avant le 11-09, il y a eu le 09-11. Et les échos de la secousse provoquée par la chute du Mur ne vont pas laisser l'écrivain Grass tranquille...

De nouveau, il plonge. Pour lui, la réunification à la sauce conservatrice du géant Kohl, c'est un peu l'histoire du crapaud et du serpent. Un accouplement de mantes religieuses. Avec la République fédérale dans le rôle de la femelle. Honni par un capital rapace, par les prophètes de la marchandisation du sang et du sol et les nationalistes pressés, l'écrivain social-démocrate parcourt son pays divisé, dans la controverse jusqu'au cou. A ses yeux, l'avelement pur et simple de la malheureuse RDA par son opulent voisin occidental préfigure la marche forcée d'une mondialisation sans âme à l'enseigne de *Das Kapital* (des phrases courtes, mon homme, des phrases courtes... tant pis).

Au terme de cette lecture, une conclusion s'impose: ça n'a pas l'air d'être de tout repos d'être dans la peau de Günter Grass. Mais, de Prague à Berlin et de Danemark en Portugal, ce ne sont pas les compensations qui manquent... Sollicité de partout, taillé par ses solides convictions de gauche et un cosmopolitisme dont les réflexes plongent dans une expérience précoce de la réalité fluctuante des frontières nationales, Günter Grass, gamin originaire d'une ville tour à tour allemande et polonaise, citoyen, donc, de ce fameux «couloir de Dantzig» dont la fonction contemporaine paraît être de ridiculiser l'idée même de découpage territorial, nous entraîne, au fil de ce journal d'une année-charnière, dans une existence privée indissociable des grands mouvements historiques et globaux, dans un bien fascinant tourbillon. Au milieu duquel on voit naître, en un irrésistible mouvement de l'intelligence, les livres à venir...

Je l'ai lu de nuit, surtout, essayant d'endormir, d'un bras, un bébé, tenant le livre ouvert de l'autre, égrenant les minutes et les heures, notant au passage que Grass a six rejetons issus de trois mères différentes, véritable tribu dispersée de par l'ex-Grande Allemagne, et à la tête de laquelle il prend visiblement plaisir à se donner des airs de patriarche, ce qui veut dire que, pour le moment, il ne me bat pas seulement au dessin, aux percussions et à la clarinette (est-ce qu'il joue seulement de la clarinette?), mais aussi dans la conversion de séries incomplètes de chromosomes en codes génétiques humains, domaine dans lequel, par comparaison, je suis un simple amateur, l'important étant peut-être de créer, et au diable les résolutions du jour de l'An!

D'UNE ALLEMAGNE À L'AUTRE, JOURNAL DE L'ANNÉE 1990

Günter Grass
Traduction de l'allemand par Bernard Lortholary
Seuil
Paris, 2010, 282 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La magie de la fiction

SUZANNE GIGUÈRE

On commence ce roman parce que le titre plaît, on le termine le cœur serré. Roman foisonnant et truffé de multiples histoires dans l'Histoire, *Le Club des incorrigibles optimistes* étonne par l'ampleur du projet et le souffle de l'auteur. Jean Michel Guenassia nous plonge au cœur de la société française dans les années 1960, marquée par les différences sociales, les débats idéologiques de l'époque, les drames de la décolonisation et les fractures politiques du bloc de l'Est.

Deux histoires principales s'imbriquent. L'éducation intellectuelle, politique et amoureuse de Michel Marini, jeune lycéen, alterne avec la vie de réfugiés politiques communistes de la première heure venus de l'URSS et des pays de l'Est. Ils ont passé le Rideau de fer, fui leur patrie, leur famille et leur métier et même trahi leurs idéaux pour échapper aux persécutions stalinienne. Ils se retrouvent à Paris et occupent des emplois précaires avec «l'angoisse permanente du réfugié qui, après avoir sauvé sa peau, doit lutter contre cet adversaire mystérieux: le fonctionnaire de la Préfecture».

Michel Marini a deux passions: la lecture et le *baby-foot*. Quand il en a assez du lycée et de sa famille petite-bourgeoise qui se déchire, il fait des esca-

pades buissonnières à Montparnasse, place Denfert-Rochereau, au Balto, pour jouer avec ses copains au *baby-foot*. Un jour, dans l'arrière-salle du bistrot, il pousse la porte cachée derrière un rideau de velours sur laquelle est inscrit: Club des incorrigibles optimistes.

Intellectuels, scientifiques ou artistes apatrides, ils jouent aux échecs, boivent, se racontent des blagues sur Staline, refont le monde. Le groupe est partagé en deux, ceux qui haïssent l'idéologie socialisante et ceux pour qui l'idéal demeure exaltant. Les empoignades et les coups de sang donnent lieu à des scènes mémorables, un vrai capharnaüm babélique qui se termine dans une explosion de rires.

«Je préfère vivre en optimiste et me tromper, que vivre en pessimiste et avoir toujours raison.» L'exergue résume en quelque sorte l'essence du roman. Les joyeux compagnons slaves ne prennent rien au sérieux, se moquent de tout et d'abord d'eux-mêmes. Gare à celui qui déprime ou manifeste son angoisse, il se voit rappelé à l'ordre: «Tu es vivant, profite-en pour vivre». L'autodérision, ce mélange d'humour et de mélancolie, antidote à la douleur de l'exil, apporte une fraîcheur constante au récit.

On l'aura compris, le roman joue sur l'ambiguïté du mot «échecs»: outre le jeu de stratégie, il fait ré-

férence à la fin des idéaux, aux aspérités de l'exil, à la trahison — tous les personnages importants trahissent quelqu'un ou quelque chose — et aux meurtrissures de l'amour.

Extrêmement vivant, foisonnant mais jamais lourd, *Le Club des incorrigibles optimistes* est construit avec un art du rebondissement digne des grands feuilletons littéraires. Pas d'analyse psychologique, les sentiments, les émotions se traduisent par des regards, des gestes, des attitudes. Le romancier se révèle enfin être un observateur attentif de l'âme humaine. «Quand un homme accomplit son rêve, il n'y a ni raison ni échec ni victoire. Le plus important dans la Terre promise, ce n'est pas la terre, c'est la promesse.»

Il faut saluer l'ambition de cette fresque historique populaire française de plus de 750 pages qui vous laisse une foi inébranlable dans la magie de la fiction et rapproche comme jamais l'œuvre romanesque et la vie. Un bonheur de lecture rare.

Collaboratrice du Devoir

LE CLUB DES INCORRIGIBLES OPTIMISTES

Jean-Michel Guenassia
Albin Michel
Paris, 2009, 766 pages

POLARS

La cour des truands

MICHEL BÉLAIR

Grâce sans doute à Perry Mason et à tous ceux et celles qui lui ont succédé au petit écran comme au grand, le *court house thriller* est un genre fort à la mode chez nos voisins américains. Chaque rentrée télévisuelle, par exemple, apporte une nouvelle déclinaison de *Boston Legal*, et même Michael Connelly, le *king* du polar américain, s'est inventé un personnage d'avocat nomade ayant des liens plus ou moins troubles avec son célèbre inspecteur Harry Bosch.

Avec ce *Verdict*, un thriller «pointilleusement légaliste» comme on peut parfois l'être outre-frontières, le genre vient de se donner un tout nouveau défenseur de talent en Justin Peacock, qui nous raconte ici de façon passionnante une histoire de traîtrises à la petite semaine, de brillante procédure et de *dope* entachée de sang. Pas étonnant que son livre ait été proclamé meilleur premier roman de l'année par le *Washington Post* et le *Los Angeles Times*...

Tout s'amorce en fait dans un très chic cabinet d'avocats d'affaires new-yorkais d'où Joël Deveraux, un jeune et brillant diplômé de la Ivy League, est expulsé pour une histoire de drogue et de surdose qui tourne mal. Avant de tout perdre, il se retrouve commis d'office à l'Assistance judiciaire, où il tente de sauver sa peau en faisant briller la justice de tous ses feux pendant que tout le monde l'observe attentivement.

Avec une brillante avocate du bureau, Myra, Joël se retrouve bientôt à défendre un «caïd des cités», comme disent les Français pour décrire les *dealers* de *dope* des quartiers chauds de toutes les grandes villes du monde occidental mondialisé. Tous deux, en s'appuyant sur la mollesse et la faiblesse de l'accusation, attaqueront la crédibilité des témoins, faisant la preuve qu'on peut repousser vraiment très loin les limites du légalisme et de la notion de doute raisonnable quand on sait jouer du cynisme ambiant. La recette est néanmoins dangereuse et tout risquera bientôt de leur éclater au visage...

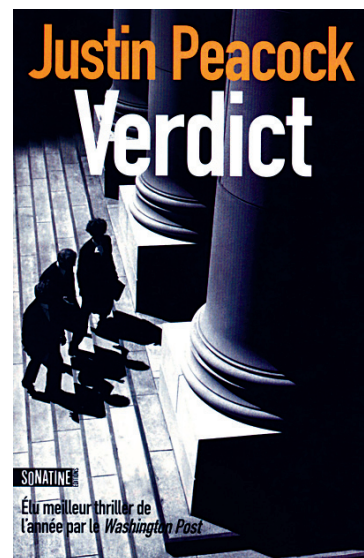
Le rythme du procès et la frénésie de la construction, pièce par pièce, de la défense de l'accusé sont mis en relief par une écriture tout aussi incroyablement souple que rapide sur la détente et l'effet de surprise. Au passage, on aura une vue panoramique assez précise des conditions dans lesquelles s'exerce la «justice de première ligne» dans les grandes villes américaines. Plus on y plonge, plus la lecture de *Verdict* s'impose comme une sur-

prise de plus en plus agréable; un délice — qui s'explique un peu quand on apprend que l'auteur est un avocat diplômé de Yale et qu'il a aussi plaidé dans des causes d'homicide — par lequel vous vous ferez prendre sans même avoir la moindre chance de résister vraiment. On vous aura prévenus...

Le Devoir

VERDICT

Justin Peacock
Traduction de l'américain
par Fabrice Pointeau
Editions Sonatine,
Thriller/Policier
Paris, 2010, 321 pages



PALMARÈS LE DEVOIR
Du 27 décembre 2010 au 2 janvier 2011
RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

Romans québécois		
1	Revenir de loin	Marie Laberge/Boréal 1/10
2	Ru	Kim Thuy/Libre Expression 2/7
3	Contre Dieu	Patrick Sénécal/Coups de tête 3/9
4	Un bonheur si fragile • Tome 4 Les amours	Michel David/Hurtubise 4/8
5	Un bonheur si fragile • Tome 1 L'engagement	Michel David/Hurtubise 5/8
6	La force de vivre • Tome 1 Les rêves d'Edmond et Émilie	Michel Langlois/Hurtubise 9/10
7	Au bout de l'exil • Tome 1 La grande illusion	Micheline Duff/Québec Amérique -/1
8	Béatrice et Virgile	Yann Martel/KYZ 7/2
9	Sous surveillance	Christine Brauliet/Courte échelle -/1
10	Le passage obligé	Michel Tremblay/Leméac 6/9

Romans étrangers		
1	La chute des géants • Tome 1 Le siècle	Ken Follet/Robert Laffont 2/14
2	L'homme inquiet. La dernière enquête de Wallander	Henning Mankell/Seuil 1/7
3	Le danger dans la peau. La sanction de Bourne	Eric van Lustbader/Grasset 4/8
4	La carte et le territoire	Michel Houellebecq/Flammarion 3/8
5	Brida	Paulo Coelho/Flammarion 6/7
6	Milénium • Tome 1 Les hommes qui n'aimaient pas les femmes	Sieg Larsson/Actes Sud 9/4
7	Le cortège de la mort	Elizabeth George/Presses de la Cité -/1
8	L'os manquant	Kathy Reichs/Robert Laffont 5/10
9	Le rire du cyclope	Bernard Werber/Albin Michel 7/9
10	Le porte-bonheur	Nicholas Sparks/Michel Lafont 10/2

Essais québécois		
1	Maïa Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Côté/André Noël/Homme 1/10
2	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille	Tristan Demers/Hurtubise 2/11
3	La mort. Mieux la comprendre et moins la craindre...	Richard Béliveau/Denis Gingras/Trécaré 5/14
4	Is se battent comme des soldats, ils meurent comme des enfants	Roméo Dallaire/Libre Expression 4/10
5	Le Devoir. Un siècle québécois	Jean-François Nadeau/Homme 3/11
6	L'andérot. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JDL 7/18
7	Les médias sociaux 101. Le réseau mondial...	Michelle Blanc/Nadia Seralocco/Logiques 6/15
8	Duplessis. Son milieu, son époque	Xavier Gélinas/Lucia Ferretti/Septentrion 9/3
9	Promets-moi que tu reviendras vivant. Ces reporters...	Danielle Laurin/Libre Expression 10/7
10	Contre Harper. Bref traité philosophique sur la révolution...	Christian Nadeau/Boréal 8/2

Essais étrangers		
1	Le visage de Dieu	Igor Bogdanov/Grichka Bogdanov/Grasset 1/18
2	Le philosophe nu	Alexandre Jollien/Seuil 6/3
3	La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre	Naomi Klein/Actes Sud 7/4
4	Le crépuscule d'une idole. L'affabulation freudienne	Michel Onfray/Grasset 4/6
5	Faire confiance à la vie	Hans Kling/Seuil 3/7
6	Trop vite! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel 8/3
7	La haine de l'Occident	Jean Ziegler/LGF -/1
8	Le sens des choses	Jacques Attali/LGF 2/3
9	Tous réunis dans dix ans? Dette publique: la dernière chance	Jacques Attali/Fayard -/1
10	Pourquoi lire?	Charles Dantzig/Grasset -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse *Gaspard* sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 141 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet *Gaspard*.
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

ESSAI

Histoire partielle et partielle

SÉBASTIEN VINCENT

On enseigne si peu l'histoire militaire dans les écoles francophones du Québec. Et il ne faudra certainement pas compter sur ce documentaire pour la faire connaître de façon nuancée aux adolescents québécois. En effet, malgré une iconographie intéressante et une attrayante mise en pages, ce panorama du passé militaire du Canada, depuis la seconde guerre des Boers (1899-1902) jusqu'à l'actuelle campagne afghane, en passant par les deux guerres mondiales et les opérations de maintien de la paix, comporte nombre d'irritants majeurs.

L'historien et polémiste J. L. Granatstein soutient, dans l'avant-propos de cet ouvrage traduit de l'anglais, que «les Canadiens ont toujours combattu pour de nobles raisons [...]». Chaque fois qu'ils ont pris les armes, ils l'ont fait de façon désintéressée. Cette assertion servie à un jeune lectorat relève davantage de la propagande que des faits, si on considère,

par exemple, que le Canada prit part à la Grande Guerre dans l'optique de complaire à l'Empire britannique.

Granatstein écrit plus loin: «L'identité canadienne a été forgée par les guerres [qui] ont également défini le profil linguistique et même religieux du pays.» Pourtant, l'auteur Jonathan Webb, présenté comme étant «sans doute l'historien le plus éminent du Canada en matière militaire» (?), néglige les importants conflits politiques internes générés par celles-ci. Fortement documentées, les crises de la conscription de 1917 et de 1942, sans oublier celle des renforts de 1944, marquent des fractures majeures dans la société canadienne. Il aurait fallu les traiter.

Fait impardonnable, Webb passe sous silence à peu près toutes les percées historiographiques des deux dernières décennies. Son récit, aucunement critique à l'égard des décisions prises parfois par l'état-major ou certains politiciens, se limite à une description

classique des batailles. On en apprend trop peu sur des aspects désormais connus, tels que les conditions de vie et de combat et leurs effets chez le soldat, sur l'importante contribution des femmes, à titre d'infirmières notamment, et sur l'apport des francophones. Or des dizaines de milliers d'entre eux servirent sous les drapeaux au cours du XX^e siècle! Partiel et partiale, ce livre, reposant sur une conception dépassée du phénomène guerrier, propose une version résolument *canadian* et un peu fleur bleue du passé militaire national. Il faut absolument présenter un contenu plus nuancé et complet aux jeunes lecteurs.

Collaborateur du Devoir

LE CANADA AU FIL DES GUERRES

Jonathan Webb, avant-propos de J. L. Granatstein
Éditions Scholastic/Madison
Lester, coll. «L'Histoire illustrée»
Toronto, 2010, 128 pages

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La face sombre de la modernité



LOUIS CORNELIER

Peut-on considérer le nazisme comme un délire antimoderne, typiquement allemand et appartenant strictement à un passé révolu? Attention, répond le politologue Jean-François Lessard dans un savant essai intitulé *Le nazisme et nous. La modernité et ses dérapages*. «Loin d'être en opposition avec les forces du progrès et les grandes dynamiques de la civilisation dans laquelle nous nous situons», écrit-il, «le nazisme est un aboutissement de la modernité elle-même.» Presque toujours associée aux idées de progrès et d'autonomie, cette dernière révèle pourtant des aspects très sombres qui n'ont pas disparu depuis l'échec de l'expérience nazie. Lessard se propose de les penser pour nous mettre en garde contre leur retour.

Le nazisme, avec sa «glorification des racines, de la campagne, du travail manuel, son rejet du capitalisme, de la ville et de la notion de progrès», présente bel et bien une face antimoderne. Toutefois, son recours massif à la science et à la technologie le rattache plutôt à la modernité. L'Allemagne, affirme cette idéologie, a besoin de la technologie pour exprimer sa volonté de puissance et de la science pour appuyer son argument racial de la supériorité aryenne. L'État nazi se fera d'ailleurs très interventionniste en éliminant les êtres considérés comme inférieurs et en faisant mousser une politique hygiéniste (lutte contre le tabac, le cancer, le sucre et les graisses animales) à l'intention des Aryens. Le nazisme est donc à la fois conservateur et révolutionnaire.

L'Holocauste même est une manifestation d'inhumanité moderne. Il a été rendu possible par un processus de mise à distance entre les bourreaux et les victimes. Les recherches de Stanley Milgram ont montré que, «dès lors qu'on a réussi à séparer la victime du sujet et que le sujet s'identifie à l'autorité, on peut envisager le pire». Dans le traitement qu'ils ont réservé aux Juifs, les nazis ont poussé à fond ces processus de distanciation et de déresponsabilisation, notamment par l'usage de la technologie. «L'organisation moderne, explique Lessard, la complexification résultant du développement de la bureaucratie et du recours à la technologie permettent l'oblitération de l'implication et de la responsabilité individuelles.»

Lessard consacre des pages brillantes et détaillées à montrer que la thèse du «chemin particulier» de l'Allemagne ne suffit pas à expliquer le surgissement du nazisme. L'antisémitisme, le nationalisme exacerbé et les thèses raciales étaient alors très répandus en Europe. À ce compte, écrit le politologue, «la France et la Russie, entre autres, auraient également pu être des lieux très propices à l'apparition [du nazisme]». L'essentiel de la thèse, toutefois, est ailleurs, c'est-à-dire dans la démonstration du caractère «intrinsèquement moderne» du nazisme.

Une idéologie de la rupture

La modernité se conçoit et procède sur le mode de la rupture. Avec Descartes, la connaissance acquise remplace la connaissance révélée. Avec Hobbes et Locke, l'individu devient le nouvel acteur central, le fondement de l'État par le contrat social. Il a des droits et il lui revient de modifier le monde. Sur le plan politique, la rupture passe par la révolution,

vécue comme une libération, les droits de l'homme et la nation. L'industrialisation, avec l'urbanisation qui l'accompagne, incarne la rupture technologique.

Dans ce processus, la conscience de l'homme est modifiée. Max Weber parle du développement de la raison instrumentale, cette éthique moderne, explique Lessard, dominée par un «desir de rationalité qui cherche par les moyens les plus simples et les plus directs à parvenir à un objectif spécifique». La modernité, résume Lessard, c'est donc, «d'un côté, libération et autonomie; de l'autre, vacillations morales, voire tentations nihilistes, et sentiment d'impuissance. L'individu moderne est l'architecte de son devenir, cela peut être à la fois enivrant et inquiétant.» La religion d'hier, qui s'imposait à l'homme de l'extérieur, ne tient plus. L'homme autonome retrouve la transcendance, le sacré, dans l'immanence (idéologies et mythes modernes, comme le progrès ou la nation).

Le nazisme correspondrait à ce schéma. Il décrète que la modernité est un échec, mais il propose une nouvelle rupture, c'est-à-dire une «réponse pleinement moderne», pour en sortir. «Il requiert une nouvelle ingénierie humaine, sociale et politique», continue Lessard, et il adient dans un cadre déjà moderne où la morale est fragile. L'individu, rappelons-le, y est la «référence première», et sa conscience est dominée par la raison instrumentale, qui lui fait «prendre en compte d'abord et avant tout ce qui est de l'ordre de l'avantageux et de l'utile pour lui». La modernité, insiste le politologue, peut produire des êtres autonomes à l'esprit critique, mais elle ébranle la morale et entraîne une grande solitude individuelle. Dans une situation trouble, le pire, comme l'expérience nazie, devient possible.

De quelle manière cela nous concerne-t-il aujourd'hui, comme le suggère le «nous» du titre de ce livre? Nous vivons, propose Lessard, dans un monde où «les espoirs d'émancipation semblent pour l'essentiel disparus» et ont été remplacés par un sentiment de crainte (économique, écologique, etc.). Le néolibéralisme, «la forme principale d'expression de la raison instrumentale», domine. La pensée utilitaire s'impose partout. Nous sommes de plus en plus condamnés à chercher individuellement un sens à notre vie. Le libéralisme se présente comme une doctrine neutre, mais il ne l'est pas. Son culte de l'intérêt privé et du bonheur individuel entraîne une dépolitisation des sociétés, une «morale de la déliaison».

Le néolibéralisme chante l'autonomie individuelle, mais il dépossède l'individu de son droit de regard sur les affaires publiques et l'abandonne à un univers de concurrence exacerbée où règnent «la décomposition sociale» et «l'enfermement individualiste», terreaux propices à une «corruption morale accélérée» et à une montée de la désespérance.

«Il ne reste plus qu'à espérer que le jour où l'homme du ressentiment fera basculer l'ordre en place», écrit gravement Jean-François Lessard, qui n'a pourtant rien d'un gauchiste exalté, «il ne versera pas à nouveau dans des pathologies collectives inédites.» Costaud, cet essai nous invite à prévenir le pire en renouant avec une conception de l'autonomie moderne à la fois privée et publique.

louisco@sympatico.ca

LE NAZISME ET NOUS

LA MODERNITÉ ET SES DÉRAPAGES

Jean-François Lessard

Liber

Montréal, 2010, 214 pages

PHILOSOPHIE

L'islam spirituel

GEORGES LEROUX

La question du réformisme musulman ne se limite pas à la sphère du droit, elle concerne tous les domaines de la culture islamique. La réflexion sur le statut de la raison affecte en effet le regard qu'on peut porter sur l'islam en tant que religion et civilisation. Si l'islam doit s'enfoncer dans un réflexe de fermeture, la révolution spirituelle qui accompagna son origine est condamnée à s'éteindre.

C'est la thèse que soutient l'essai d'Éric Geoffroy, *L'islam sera spirituel ou ne sera plus*, qui plaide contre l'hypertrophie du droit musulman et pour la renaissance d'un ijtihad spirituel. Spécialiste reconnu de la tradition soufie, il met en lumière les conditions d'une nouvelle théologie de la libération, dépassant les limites étroites d'une gestion du social pour s'étendre à la vie spirituelle et, par là, retrouver son inspiration universelle. En quel sens peut-on parler, en islam, d'une rénovation de la religion? Cet essai généreux et inspiré place toute sa confiance dans les sources du soufisme, dont l'auteur montre qu'elles n'ont cessé de féconder depuis le début la réflexion sur l'ijtihad spirituel.

On pourra compléter la lecture de cet essai par une anthologie de textes issus de la tradition spirituelle de l'islam. Les penseurs et maîtres spirituels présents dans ce recueil sont pour certains très connus, comme Ibn Arabi, ou moins connus, et s'étendent des origines au vingtième siècle. On y trouve plusieurs morceaux admirables de la tradition soufie. L'anthologie est divisée en trois sections thématiques: la connaissance de soi, les modèles de la connaissance et la connaissance du Seigneur. La métaphysique classique, tout autant que la poésie mystique, jalonne le chemin et démontre, s'il le fallait, la richesse du trésor spirituel de l'islam.

Collaborateur du Devoir

L'ISLAM SERA SPIRITUEL OU NE SERA PLUS

Éric Geoffroy
Les éditions du Seuil,
coll. «La couleur des idées»
Paris, 2010, 221 pages

TRÉSORS DÉVOILÉS

ANTHOLOGIE

DE L'ISLAM SPIRITUEL

Leila Anvar et Makram Abbès
Les éditions du Seuil
Paris, 2009, 298 pages

POLITIQUE

Belles ivresses de gauche déçues

Razmig Keucheyan ne présente pas pour rien son riche ouvrage comme «une cartographie des nouvelles pensées critiques»

MICHEL LAPIERRE

Comment, après la ruine du marxisme, tournant symbolisé par la chute du mur de Berlin en 1989, formuler une réflexion neuve pour rendre le socialisme réalisable? Un universitaire parisien, Razmig Keucheyan, donne une réponse: «La théologie offre bien des ressources pour penser ce problème — croire en l'inexistant est sa spécialité...» Le philosophe néocommuniste Alain Badiou n'a-t-il pas publié en 1998 un livre sur saint Paul?

Dans *Hémisphère gauche*, Keucheyan, sociologue né en 1975, rappelle que Badiou voit en l'apôtre, qui étendit le christianisme au monde non juif, le père de l'universalisme. Il mentionne d'autres faits qui singularisent les pen-

seurs postmarxistes. Toni Negri se réfère à Job et à saint François d'Assise, Giorgio Agamben commente une épître de saint Paul, sans oublier Slavoj Žižek qui, dans un livre, pose la grave question: «Pourquoi l'héritage chrétien vaut-il d'être défendu?»

Keucheyan ne présente pas pour rien son riche ouvrage comme «une cartographie des nouvelles pensées critiques». Le relief y est très accidenté, l'espace est immense, les contrastes y abondent.

Si Toni Negri, Paolo Virno, Álvaro García Linera remplacent, chacun à sa manière, le concept périmé de classe ouvrière par la notion controversée de «Multitude», qui désigne ces masses citoyennes, inventives, issues, autour de la planète, du «capitalisme cognitif», la postféministe Judith

Butler, Jeanne d'Arc de la théorie queer, proclame «la fin des identités sexuelles» et suggère la drag-queen, figure probable du prolétaire post-moderne, comme l'emblème des subversions futures! Mais Leo Panitch, quant à lui, brille par son réalisme...

Au concept d'«Empire», pouvoir universel supranational que, dans l'esprit de Toni Negri et de Michael Hardt, la Multitude complète et modère, Panitch oppose une notion plus ancienne et plus terre à terre: l'impérialisme américain. Né à Winnipeg, cet universitaire, qui œuvre dans le monde anglo-saxon, estime

que la prépondérance des États-Unis n'a jamais été si réelle. Selon lui, loin de voir sa puissance limitée par les instances internationales, Washington les utilise à ses fins.

Peut-on douter d'une telle interprétation, si proche des analyses de Noam Chomsky? En exposant les idées de Panitch, Keucheyan a raison d'accorder à celui-ci l'importance qu'il mérite. Puis, il est assez clairvoyant pour saisir l'originalité du sous-commandant Marcos, maître à penser des zapatistes, qui a su, de la façon la plus simple, rappeler à tous les progressistes de la Terre ce que le marxisme

avait négligé: la solidarité avec les vrais exclus et le refus du culte du pouvoir.

En lutte contre la ségrégation des indigènes dans la société mexicaine, Marcos nous invite à penser qu'il existe une chose moins sujette à l'enflure idéologique que le vieux concept de prolétariat ou que la récente notion de Multitude: l'enfer criant du paria.

Collaborateur du Devoir

HÉMISPHERE GAUCHE

Razmig Keucheyan

Lux

Montréal, 2010, 336 pages

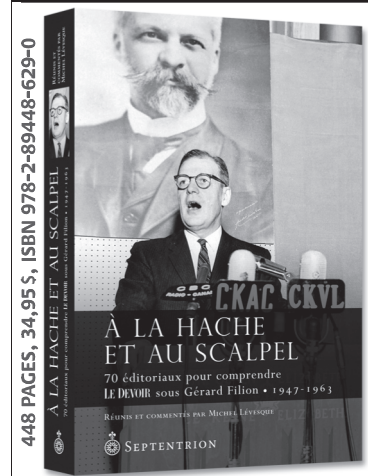
la grosse femme d'à côté est partie
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL,
514-523-6389

MIROIR DU PRÉSENT



«Textes réunis et commentés avec brio par Michel Lapierre, politologue et historien. La hache, c'est la plume de Filion, ex-secrétaire général de l'Union catholique des cultivateurs et directeur du quotidien: le scalpel, celle de Laurendeau, rédacteur en chef à partir de 1957...»

Michel Lapierre, *Le Devoir*

AUSSI DISPONIBLE EN FORMAT PDF

FEUILLETAGE EN LIGNE: 3265

SEPTENTRION . Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC



EMANATED BY LINDA GABORIAU

Winner of the GGs

FORESTS

Wajdi Mouawad

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2010 TRADUCTION LITTÉRAIRE

«S'il est possible qu'une traduction donne accès au sublime, celle de Linda Gaboriau, qui nous offre en anglais *Forêts* de Wajdi Mouawad, y parvient assurément. L'univers de Mouawad, chargé d'émotions, y brille dans toute sa force et son sentiment d'urgence. Un triomphe de la langue qui s'adresse directement au cœur et à l'âme.»

—Jury, Conseil des Arts du Canada

«Mouawad sait quand alléger la lourde charge de son texte avec des éléments comiques, il sait insuffler à l'air ambiant une poésie qui s'imprègne en nous longtemps et bâtir une structure dramatique provoquant l'incontournable confrontation à la douleur à laquelle tout le monde est convié.»

—The Toronto Star

playwrightscanada.com

PLAYWRIGHTS CANADA PRESS